taient presque toujours débandés et sans ordre, attaquant et fuyant tour à tour. La rapidité de leurs mouvements, les hurlements dont ils accompagnaient leurs charges, et leur figure horrible étaient leurs principaux éléments de victoire. Une lubricité éhontée, une cruauté et une avidité sans bornes les rendaient l'effroi des peuples contre lesquels ils dirigeaient leurs expéditions dévastatrices. »

HUNSE, rivière de Hollande. Elle prend sa source dans la province de Drenthe, sur la limite septentrionale de laquelle elle forme le lac de Zuidlaard, entre ensuite dans la province de Groningue, et se jette dans le golfe de Lauwetzee, formé par la mer du Nord. Cours de 90 kilom.

HUNT (Thomas), hébraïsant anglais, né en 1696, mort en 1774. Professeur d'arabe, puis d'hébreu à Oxford, il devint, en 1740, membre de la Société royale, et participa dans une large mesure à la publication de la Bible polyglotte de Londres. Nous citerons de lui : *De benedictione patriarchæ Jacobi* (Oxford, 1728, in-4°); *De antiquitate, elegantia et utilitate linguæ arabicæ* (1739, in-4°); *De usu dialectorum orientalium* (1748, in-4°); *Observations sur quelques passages du livre des Proverbes* (Oxford, in-4°), ouvrage posthume.

HUNT (Henri), célèbre agitateur anglais, né à Wittington (Wiltshire) en 1773, mort en 1835. Il était fils d'un fermier, qui le laissa, en mourant (1797), possesseur d'une belle fortune. Lorsque, en 1801, l'Angleterre fut menacée d'une invasion française, Hunt mit sa fortune à la disposition du gouvernement, dans le cas où cet événement se réaliserait, déclara qu'il était prêt à s'équiper avec trois de ses gens pour le service de la cavalerie, fut appelé à un des premiers grades dans la milice provinciale (*yeomanry*), commandée par lord Bruce, eut bientôt après des démêlés avec ce personnage, qu'il provoqua en duel, et, pour ce fait, fut condamné à 100 livres sterling d'amende et à six semaines d'emprisonnement. Ce fut en prison que Hunt se lia avec deux ardents radicaux, Waddington et le conseiller Clifford, privés de leur liberté pour avoir proclamé la nécessité de réformer la constitution anglaise. En sortant de prison, Hunt était complètement entré dans leurs vues et décidé à devenir l'apôtre, l'infatigable propagateur d'une réforme dont le but principal était de rendre les parlements annuels, d'en faire nommer les membres par le suffrage universel, d'obtenir la réduction de l'armée permanente, de la liste civile, la suppression des sinécures, etc. « Une voix éclatante, de la chaleur, la faculté de présenter ses idées sous des images et dans des termes appropriés aux habitudes et à la sensualité de la multitude, l'appelaient naturellement, dit la *Biographie des contemporains*, à se charger de cet emploi, qui lui valut bientôt la plus grande popularité. » Hunt fit une propagande active dans les classes populaires, et provoqua de nombreux meetings. Dans une de ces assemblées tumultueuses, tenue à Manchester en 1819, il y eut des troubles graves, à la suite desquels Hunt fut condamné à deux ans et demi de prison. Sa candidature à la Chambre des communes, posée sans succès depuis 1812, à chaque élection, réussit après la révolution de Juillet 1830, dont le contre-coup s'était fait ressentir en Angleterre; mais il ne siégea au Parlement que jusqu'à la fin de la session de 1831. On le vit ensuite dans les carrefours de Londres, monté sur un phaéton, vendant un cirage dont il se disait l'inventeur, et un *café radical*, fait avec des grains indigènes et dont l'usage devait affranchir les consommateurs des droits dont étaient frappés les cafés exotiques.

HUNT (James-Henri LEIGH), célèbre poète et critique anglais, né à Southgate (Middlesex) en 1784, mort en 1859. Son père, qui habitait Philadelphie au moment où éclata l'insurrection des colonies de l'Amérique du Nord contre la métropole, se prononça en faveur de l'Angleterre et se rendit alors dans ce pays. Elevé à Cambridge, le jeune Hunt composa, dès le collège, des pièces de vers, que son père publia sous le titre de *Juvenilia* (1801). Peu après, il travailla chez un avocat, fut ensuite commis au ministère de la guerre et employa ses loisirs à écrire, pour le journal hebdomadaire les *Nouvelles*, des articles de critique théâtrale dont le succès fut très-grand. En 1808, Hunt abandonna la carrière administrative pour fonder l'*Examiner*, journal indépendant et très-libéral, qui devint bientôt un des principaux organes du parti whig. Considéré par les tories comme un adversaire très-dangereux, il se vit en butte à plusieurs poursuites, fut acquitté deux fois, puis condamné, avec son frère John, pour une phrase regardée comme irrévérencieuse pour le prince de Galles, à deux ans de prison et à 12,500 fr. d'amende. Après l'expiration de sa peine, il continua à écrire dans son journal avec le même esprit d'indépendance. A cette époque, il était en relation avec la plupart des grands littérateurs du jour : l'auteur de *Childe Harold*, Hazlitt, Smith, Keats, Shelley, Coleridge, Lamb, etc. En 1821, le triomphe des tories mettant en péril la cause de la liberté, Hunt, sur l'invitation de Byron, céda la direction de l'*Examiner* pour fonder un organe réformiste : le *Libéral*. Mais le mauvais état de ses affaires, les tracasseries dont il fut l'objet de la part du gouvernement, le décidèrent à quitter l'Angleterre et à se rendre en Italie, où il passa quatre ans, étudiant le pays, les mœurs et la littérature.

A son retour en Angleterre, il résuma ses travaux dans des recueils périodiques, tels que le *Literary Examiner* (1817), le *Companion* (1828), le *Tatler* (1830-1832) et le *London Journal* (1834-1835), où il se fit enfin connaître comme un des écrivains les plus châtiés et l'un des critiques les plus autorisés de l'Angleterre. En 1847, lord John Russell lui fit accorder une pension de 5,000 fr., et il passa le reste de sa vie dans la retraite, toujours occupé de littérature.

Hunt fut un des écrivains les plus honorables et les plus honorés de la littérature anglaise contemporaine. Littérateur instruit, homme de goût, ses critiques impartiales sont empreintes de bienveillance plutôt que d'âcreté; on sent qu'il conseille au lieu de chercher à nuire, exemple que ses contemporains devraient bien suivre. Dickens a dit, en parlant du profond amour de l'humanité que reflètent ses œuvres : « C'est l'ami du genre humain ! » Ses principaux ouvrages sont : la *Fête des poètes* (1814); la *Chute de la liberté* (1815); *Bacchus en Toscane*, traduction du poëme italien de Redi; *Héro et Léandre; l'Histoire de Rimini*, un des plus beaux récits poétiques de la langue anglaise depuis Dryden (1816); *Ultra crepidarius*, satire contre Gifford (1819); *Amyntas*, conte des forêts, imité du Tasse (1820); *Souvenirs de lord Byron* (1828); *Sir Ralph Esher*, autobiographie supposée d'un gentilhomme de la cour de Charles II (1832); le *Capitaine épée et le capitaine plume*, poëme (1839); la *Légende de Florence*, drame en cinq actes, joué avec succès sur le théâtre de Covent-Garden, et qui est, dit-on, la pièce préférée de la reine Victoria (1840); le *Palefroi*, poëme (1842); *Hommes, femmes et livres*, recueil de la plupart de ses articles de critique (1847); la *Ville* (1848); *Autobiographie* (1850); la *Religion du cœur* (1853); *Histoires en vers* (1855); la *Vieille cour, Causeries de table*, la *Feuillée*, choix de pièces originales et d'imitations; le *Voyant; Esprit et bon sens; Un livre pour un coin; Une coupe de miel du mont Hybla; Lectures pour les chemins de fer.*

HUNT (Thornton), publiciste anglais, fils du précédent, né en 1810. Il étudia d'abord la peinture, qu'il abandonna pour entrer dans le journalisme, commença par s'occuper de critique d'art, prit successivement part à la rédaction de plusieurs feuilles libérales et alla se fixer à Londres, en 1840. Depuis lors, il a fait paraître, sous le voile de l'anonyme, un grand nombre d'articles dans les principaux journaux de Londres et publié des brochures sur diverses questions d'économie politique. On a de lui, sous le titre : le *Frère de lait* (1845, 3 vol.), un roman historique qui retrace des événements dont l'Italie et Venise ont été le théâtre au XIVe siècle.

HUNT (William), peintre anglais, né à Londres en 1790, mort en 1864. Il devint un des membres les plus distingués de la Société des peintres aquarellistes. Ses tableaux, dans lesquels il s'est attaché à reproduire des sujets de genre, des intérieurs, des fleurs et des fruits, sont extrêmement remarquables par l'éclat et le charme du coloris. On cite parmi les toiles qui ont fondé la réputation de ce peintre : les *Vagabonds au logis*; le *Lourd sommeil*; l'*Ecole du dimanche des jeunes filles*, *Ce qu'il vous plaira*; le *Corridor jaune; Effet de loupe; Branches de lilas; Pêches et grappes; Fleurs sauvages*; le *Panier de prunes*, etc.

HUNT (Robert), physicien anglais, né à Devonport en 1807. Devenu secrétaire de la Société polytechnique de Cornouailles, il s'attacha à l'étude des gisements métallifères de ce pays, devint ensuite professeur à l'Ecole des mines, puis fut nommé, sur la recommandation de La Bèche, conservateur du musée géologique de Londres. On doit à ce savant d'intéressants travaux sur les rapports de la chaleur et de la lumière avec le règne végétal, sur l'action chimique exercée par les rayons solaires, sur la photographie, qu'il a enrichie de divers procédés, etc. M. Hunt s'est attaché à vulgariser la science dans des ouvrages estimés, dont les principaux sont : *Recherches sur la lumière* (Londres, 1844); la *Poésie de la science* (Londres, 1848); *Panthée* ou l'*Esprit de la nature* (1849); *Traité de physique élémentaire* (1850); *Manuel de photographie* (1854); *Essai sur la science* (1855); *Traité de mécanique*, etc. M. Hunt a publié, en outre, divers mémoires dans les *Transactions* de l'Association britannique, et fait sur les sciences de nombreuses lectures publiques.

HUNT (William-Holman), peintre anglais, un des chefs de l'école des préraphaélites, né à Londres en 1827. Elève de l'Académie de sa ville natale, il commença à attirer l'attention en exposant : le *Docteur Rochecliffe célébrant le service divin dans la campagne de Jocelin Joliffe, à Woodstock* (1847); la *Fuite de Madeleine et de Porphyre* (1848), tableau dont le sujet a été pris dans la *Sainte Agnès* du poëte Keats; *Rienzi jurant d'obtenir justice pour la mort de son jeune frère* (1849), tiré du *Rienzi* de Bulwer. A partir de 1850, M. Hunt changea complétement sa manière et devint, avec Millais, le fondateur de l'école des préraphaélites, dont le but est de reprendre les traditions de l'art avant la Renaissance, d'étudier la nature telle qu'elle est, et de s'attacher à rendre la réalité sous sa forme la plus naïve et la plus crue, avec l'exactitude la plus minutieuse, même dans ses détails les plus microscopiques. C'est à ce genre que se rattachent les tableaux suivants, qui ont fondé la réputation de l'artiste : *Une famille bretonne convertie cachant un apôtre chrétien* (1850); le *Pasteur mercenaire* (1852); *Valentin enlevant Sylvie à Protée; Claudio et Isabella; Nos plages anglaises*, études des plaines d'Hastings; la *Lumière du monde* et le *Réveil de la conscience*, peintures mystiques. M. Hunt envoya, en 1855, à l'Exposition universelle de Paris, trois tableaux : la *Lumière du monde*, les *Moutons égarés* et *Claudio et Isabella*, qui eurent un grand succès de curiosité, et qui frappèrent surtout le public par leur aspect étrange, par leur choquante originalité. On y trouve une extrême variété de mouvement, une grande puissance d'expression; mais la couleur est négligée et généralement l'expression manque de charme. Ce qui frappe surtout dans ces toiles, c'est le fini prodigieux du rendu, le soin qu'a mis l'artiste à exprimer le vrai dans ses détails les plus intimement étudiés. Il en résulte que les détails prennent cette importance exagérée que le microscope donne aux objets et qu'un brin d'herbe attire autant l'œil qu'un arbre. « Singulier phénomène! dit Théophile Gautier. Il n'y a peut-être pas au Salon une toile déconcertant le regard autant que les *Moutons égarés* de Hunt; le tableau qui paraît le plus faux est précisément le plus vrai. » Depuis cette époque, M. Hunt a envoyé à l'Exposition universelle de 1867 un tableau exécuté dans le même style, et intitulé : *Après le coucher du soleil en Egypte*.

HUNTE, rivière de Prusse, province de Hanovre. Elle prend sa source près d'Osnabruck, passe à Diepholz, entre dans le grand-duché d'Oldenbourg, baigne Oldenbourg, forme le lac de Dummen et se jette dans le Weser, par la rive gauche, après un cours de 180 kilom.

HUNTEN (François), compositeur allemand, né à Coblentz en 1793. Il se rendit à Paris en 1819, où il fut admis au Conservatoire, et reçut les leçons de Pradher et de Reicha. M. Hunten s'adonna ensuite à l'enseignement du piano, et composa un nombre vraiment incroyable de fantaisies, d'airs variés et de bagatelles pour les débutants. On lui doit, en outre, des compositions d'un mérite plus sérieux, notamment un trio pour piano, violon et violoncelle; un duo pour piano et violon, etc. En 1835, M. Hunten a quitté Paris pour regagner Coblentz, qu'il habite encore en ce moment.

HUNTER s. m. (eunn-terr — mot angl. formé de *to hunt*, chasser). Cheval de chasse, ordinairement demi-sang, qui est parfaitement exercé à franchir les obstacles : *Les meilleurs* HUNTERS *viennent d'Irlande. Les* HUNTERS *sont d'excellents chevaux de steeple-chase.*

HUNTER (Robert), écrivain anglais, mort en 1734. Il fut successivement lieutenant gouverneur de la Virginie en 1708, gouverneur de New-York, où il conduisit deux mille colons du Palatinat en 1710, et enfin gouverneur de la Jamaïque en 1728. Hunter est auteur d'une *Lettre sur l'enthousiasme*, attribuée par erreur à Swift, puis au comte de Shaftesbury, et qui a été traduite en français par Samson (La Haye, 1709). On lui attribue un écrit bouffon intitulé *Androboros*.

HUNTER (William), médecin anglais, né à Kilbridge (Ecosse) en 1718, mort à Londres en 1783. Destiné d'abord au ministère ecclésiastique, il passa cinq ans à l'université de Glascow et devint l'ami de Cullen, qui l'accueillit dans sa maison et lui donna pendant trois ans des leçons de médecine. Il étudia ensuite sous Monro à Edimbourg, et sous Douglas à Londres. En 1744, il succéda à Sharpe comme professeur d'anatomie d'une société de chirurgiens de marine, et devint en 1747 membre de la corporation des chirurgiens. Il fut ensuite nommé successivement aide-chirurgien à l'hôpital Saint-George, accoucheur à l'hôpital de la Maternité, médecin extraordinaire de la reine, et membre de la Société royale de Londres. Il a laissé, outre un grand nombre de *Mémoires* insérés dans les *Philosophical Transactions*, un ouvrage remarquable intitulé : *Anatomy of the human gravid uterus* (1775, in-fol., avec 34 planches représentant les objets de grandeur naturelle). Si William Hunter fut inférieur à son frère (v. l'article suivant) sous le rapport du génie, il n'eut pas la plupart des défauts de celui-ci. Excellent professeur, écrivain clair et élégant, il se fit une grande réputation comme médecin accoucheur, et l'obstétrique lui est aussi redevable que la chirurgie l'est à John. Les deux frères ont non-seulement perfectionné la pratique de leur art, mais encore ils l'ont mis sur la voie d'un progrès rapide, en appliquant les principes scientifiques de la physiologie à ce qui n'était en quelque sorte avant eux qu'un art mécanique.

HUNTER (John), célèbre chirurgien et anatomiste anglais, frère du précédent, né à Kilbridge, près de Glascow, en 1728, mort en 1794. Orphelin de bonne heure, il reçut une éducation très-négligée. D'abord apprenti chez un de ses beaux-frères, qui était tourneur à Glascow, il vint à Londres en 1748 offrir à son frère, déjà célèbre, ses services comme aide dans les salles de dissection, et se mit à étudier l'anatomie avec une telle ardeur que dès l'année suivante il fut en état de devenir l'élève de Cheselden à l'hôpital de Chelsea. Il passa ensuite à l'hôpital de Saint-Barthélemy (1751), puis à celui de Saint-George (1754). La même année, son frère le prit comme suppléant pour ses cours d'anatomie, et il enseigna ainsi jusqu'en 1759, où ses travaux continuels sur l'anatomie, l'anatomie comparée et la physiologie commencèrent à affecter sa santé assez sérieusement pour le forcer à changer de climat. Il demanda et obtint une commission de chirurgien de marine, assista, en cette qualité, au siége de Belle-Isle-en-Mer (1761), et, après avoir fait quelques autres campagnes, revint à Londres en 1763. Il commença alors à exercer la pratique de son art; mais, au début, la rudesse de ses manières et son manque d'éducation nuisirent beaucoup à son succès. Il s'en affecta peu, continua ses travaux et ses études, et, pour subvenir aux dépenses qu'elles nécessitaient, ouvrit des cours publics sur l'anatomie et la chirurgie. Chaque année ajoutait à sa réputation. Il fut nommé successivement membre de la Société royale de Londres (1767), chirurgien de l'hôpital Saint-Paul (1768) et chirurgien extraordinaire du roi (1778). Au nombre de ses élèves fut Jenner, l'inventeur de la vaccine, avec lequel il demeura jusqu'à la fin de sa vie dans la liaison la plus étroite.

Les travaux de Hunter sur les diverses branches de la biologie sont considérables. L'un des premiers, peut-être, il comprit toute l'importance de la méthode de comparaison en anatomie et en physiologie. « Il ne s'est pas tenu, dit M. Segond, comme Claude Perrault et Daubenton, à l'étude des vertèbres, et dans les 500 espèces environ qu'il a anatomisées on compte, d'après les manuscrits étudiés par Richard Owen, 42 mollusques et 60 espèces d'animaux articulés. Il n'a pas été, d'ailleurs, un simple collecteur de faits, et les nombreux essais de classification qu'il a voulu fonder sur le système nerveux, les organes génitaux, le cœur, le poumon, démontrent assez la tendance philosophique de ses recherches. »

John Hunter signala le premier ce fait, que chez les oiseaux l'air qui pénètre dans les poumons se répand non-seulement dans les cellules aériennes, mais encore jusque dans l'intérieur des os. Il constata que les animaux dits à sang froid ont une température propre, qui est généralement supérieure de quelques degrés à celle du milieu ambiant. Il donna la description anatomique de l'organe de l'ouïe chez les poissons, décrivit pour la première fois la terrible maladie connue sous le nom de phlébite, perfectionna la méthode instituée par Anel pour la cure des anévrismes, fit connaître en détail les organes électriques du gymnote, etc. Son *Histoire naturelle des dents* (1771) fait encore autorité aujourd'hui; son *Traité de la maladie vénérienne* (1786) est le meilleur que l'on ait publié jusqu'à notre siècle sur cette maladie; son *Traité du sang et de l'inflammation* (1794, 2 vol. in-8°) peut être considéré comme un des ouvrages qui ont créé la physiologie pathologique. John Hunter semble avoir pressenti la théorie actuelle des arrêts de développement, comme on peut le voir par la phrase suivante trouvée dans ses manuscrits par M. Richard Owen : « Si nous pouvions suivre les développements successifs des diverses parties de l'économie depuis leur première apparition jusqu'à leur entier achèvement chez les animaux les plus parfaits, nous pourrions probablement les comparer au mode d'organisation de quelques-uns des animaux imparfaits appartenant à chaque ordre de la création; en d'autres mots, si nous prenons une série d'animaux depuis le plus imparfait jusqu'au plus parfait, nous y trouverons probablement un animal imparfait correspondant à chaque période de développement du plus parfait. » Hunter dépensait pour ses expériences et ses collections tout l'argent qu'il gagnait dans sa pratique. Il laissa en mourant un musée qui lui avait, dit-on, coûté plus de 70,000 livres sterling (1,750,000 fr.), et qui ne fut acheté par l'Etat que 15,000 livres sterling (375,000 fr.). La description qu'Owen a donnée de ce musée, sous le titre de *Catalogus of Huntarian Museum*, suffit pour faire apprécier l'importance et l'étendue des travaux de ce célèbre anatomiste. Sa collection, lorsqu'il mourut, se composait de plus de 10,000 préparations pour servir à l'explication de l'anatomie de l'homme, de l'anatomie comparée, de la physiologie, de la pathologie et de l'histoire naturelle. Les *Œuvres complètes* de Hunter, précédées de sa vie par Chalmers, ont été traduites en français par Chassaignac et Richelot (Paris, 1843, 4 vol. in-8°).

HUNTER (Alexandre), médecin et agronome écossais, né à Edimbourg en 1733, mort à York en 1809. Il exerça la pratique de son art dans plusieurs villes, prit part à la fondation de l'hôpital des fous, à York, devint membres des Sociétés royales de Londres et d'Edimbourg, et concourut en 1770 à la création d'une Société agricole, dont il a publié les travaux, de 1803 à 1808, sous le titre d'*Essais*

géorgiques (6 vol. in-8°). Nous citerons de lui : *Observations sur la nature et le mode de traitement de la phthisie pulmonaire* (Londres, 1793, in-4°); *Essais sur des cas de démence; Nouvelle méthode pour faire venir du blé pendant une série d'années sur la même terre* (1796); *Exposé d'un plan pour établir une taxe égale et universelle* (1797).

HUNTER (William), médecin et orientaliste écossais, né à Montrose en 1752, mort en 1815. Reçu docteur en 1777, il fut d'abord chirurgien à bord d'un vaisseau, puis passa au service de la Compagnie des Indes (1781), se rendit au Bengale, fut envoyé à l'île de Java en qualité d'inspecteur général des hôpitaux, et devint professeur et examinateur du collége de Calcutta (1784-1794) et secrétaire de la Société asiatique (1794-1808). Il se disposait à retourner en Europe lorsque la mort vint le frapper. Hunter avait fait une étude approfondie des langues et de la littérature de l'Inde. Outre d'intéressants et savants mémoires sur la médecine, l'histoire naturelle, etc., insérés dans les *Asiatic Researches* et dans d'autres recueils périodiques, on a de lui des ouvrages estimés : *A concise account of the kingdom of Pegu* (Calcutta, 1784, in-8°), trad. en français par Langlès, sous le titre de *Description du Pégu et de l'île de Ceylan* (Paris, 1793, in-8°); *An essay on the diseases incident to Indian seamen, or Lascars, on long voyages* (Calcutta, 1804, in-fol.), traité sur une maladie qui frappe les Lascars et qui offre de grandes analogies avec le scorbut; *Mujmua-i shumsi, or A concise view of the Copernican system of astronomy by Manlawi abul Khuer* (Calcutta, 1807), et un excellent *Dictionnaire indoustani-anglais* (Calcutta, 1808, 2 vol. in-4°).

HUNTER (mistress Rachel), femme poëte et romancière anglaise, née à Londres en 1754, morte à Norwich en 1813. A une vive intelligence naturelle et à beaucoup d'esprit elle joignit une éducation très-soignée. Rachel épousa un riche négociant portugais, qui la laissa veuve après dix ans de mariage. De bonne heure adonnée à la littérature, lisant beaucoup les poëtes et les romanciers, elle ne se hasarda cependant à devenir auteur que vers 1795, à l'âge de quarante-six ans. Ses œuvres sont d'un style très-correct et très-pur; l'intrigue en est fort bien menée, la morale en est très-saine; mais elles manquent d'originalité.

Lady Hunter a beaucoup écrit. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Lætitia* ou *le Château sans spectres* (1801, 4 vol. in-12); *Histoire de la famille Grubthorpe* (1802, 3 vol.); *Lettres de mistress Palmerston à sa fille* (1803, 3 vol.); le *Legs inattendu* (1804, 2 vol. in-12); *Poésies* (1 vol. in-8°); les *Amusements des génies* (1805); *Lady Maclairn* ou *la Victime de la scélératesse* (1806, 4 vol. in-12); *Annales d'une famille* ou la *Sagesse mondaine* (1807, 3 vol. in-12); la *Maîtresse d'école* (1810, 2 vol.), etc., etc.

HUNTER (Joseph), historien anglais contemporain, né à Sheffield vers 1790. D'abord ministre presbytérien à Bath, il devint en 1833 sous-commissaire des archives publiques. Outre un grand nombre de chartes et de documents précieux, il a publié plusieurs œuvres originales : *Rapports de la ville de Bath avec la littérature et la science en Angleterre; Histoire du comté de Hallam; Glossaire du comté de Hallam; Bibliothèques des monastères anglais; Histoire et topographie du doyenné de Doncaster dans le Yorkshire méridional*; la *Vie, les études et les écrits de Shakspeare*, et différents autres ouvrages sur l'archéologie et l'histoire ecclésiastique.

HUNTER (Jean-Dunn), aventurier américain, né vers 1798, mort, croit-on, avant 1830. Il publia, sous le titre de : *Mœurs et coutumes de plusieurs tribus indiennes qui vivent à l'ouest du Mississipi, et détails sur le sol, le climat et les productions végétales, ainsi que sur la médecine des Indiens* (Philadelphie, 1823, in-8°), un ouvrage dans lequel il raconte que, enlevé fort jeune par des Indiens, il vécut au milieu d'eux jusqu'en 1817, et où il consigne les observations faites par lui pendant son long séjour parmi les sauvages. Cet ouvrage eut un brillant succès, qu'interrompit un incident imprévu : « Un Français établi à Philadelphie, dit Eyriès, M. P.-E. Duponceau, qui s'occupait depuis longtemps de recherches sur les idiomes des peuples aborigènes de l'Amérique du Nord, étant allé à New-York, y vit par hasard Hunter. Celui-ci vint ensuite à Philadelphie, où il eut plusieurs entretiens avec le philologue français. Il en résulta, pour ce dernier, la conviction que Hunter était un imposteur, ignorant les langues qu'il prétendait savoir; il le lui dit à lui-même et énonça son opinion dans un journal. » Hunter, voyant gronder l'orage, partit pour l'Angleterre, où il fut parfaitement accueilli et comblé de présents. De retour aux Etats-Unis, il vit reproduire contre lui les accusations formulées par Duponceau, se rendit au Mexique, passa de là au Texas, prit part à la guerre de l'indépendance, et, depuis lors, on n'a plus entendu parler de lui. « Le tableau de la vie errante des tribus de l'Amérique du Nord, dit Eyriès, prouve que Hunter avait vécu avec elles, mais pas aussi longtemps qu'il a voulu le faire croire, et l'on reconnaît beaucoup de traits empruntés à d'anciennes relations. Il suppose parfois aux Indiens des notions que ces peuples ne possèdent pas. »

HUNTER (Robert-Mercer-Taliaferro), homme politique américain, né en Virginie en 1809. Il commença par exercer la profession d'avocat, devint, en 1837, membre du Congrès, où il se prononça en faveur du libre échange, et fut nommé, en 1847, membre du sénat. Hunter ne tarda pas à se signaler en combattant toutes les mesures qui pouvaient atténuer l'odieuse institution de l'esclavage, vota la loi draconienne sur les esclaves fugitifs et s'opposa à l'abolition du trafic des noirs dans la Colombie. Devenu président du comité des finances (1850), il contribua activement à la nomination des présidents Pierce (1852) et Buchanan (1856), fut réélu au sénat en 1858, et continua à jouer un rôle important dans les affaires publiques. Lorsque la guerre civile éclata (1861), il se prononça en faveur des Etats du Sud, qui voulaient le maintien de l'esclavage, fut expulsé du congrès de Washington (1861), et reçut du président des confédérés, Jefferson Davis, le poste de secrétaire d'Etat. Peu après, il passa en Europe dans le but d'y chercher des appuis pour la cause du Sud, fut, à son retour, élu président du sénat confédéré siégeant à Richmond (1862), et remplit, l'année suivante, une mission diplomatique au Mexique. Après la défaite complète des sécessionnistes, M. Hunter rentra dans la vie privée.

HUNTER (David), général américain, né vers 1818. Lorsque, en 1861, la guerre civile éclata aux Etats-Unis, il s'empressa d'offrir ses services au président Lincoln, reçut le commandement de l'armée du Mississipi, prit, en mars 1862, la direction des opérations militaires dans les Carolines, la Géorgie, la Floride, s'empara du fort Pulaski et porta le premier coup à l'esclavage en affranchissant par décret les esclaves de la Floride, de la Géorgie et de la Caroline du Sud (9 mai 1862). Mais le président Lincoln, ayant trouvé ce décret prématuré, l'annula. Hunter, résolu à provoquer une rapide émancipation des esclaves, leva un régiment de nègres, disposés à combattre leurs anciens maîtres, et annonça au gouvernement de Washington qu'il aurait sous peu un corps de 50,000 hommes, composé d'anciens esclaves. Ces mesures hardies excitèrent naturellement un vif mécontentement chez les confédérés, qui protestèrent, et bientôt après, le 1er janvier 1863, le président Lincoln, trouvant qu'il était temps d'en finir avec l'odieuse institution qui déshonorait la grande république américaine, proclama libres les esclaves de tous les Etats révoltés. A partir de cette époque, le général Hunter n'a joué qu'un rôle effacé dans la terrible guerre qui devait finir par l'anéantissement de l'esclavage aux Etats-Unis.

HUNTÉRIE s. f. (eunn-té-ri; *h* asp. — de *Hunter*, sav. angl.) Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des apocynées, tribu des plumériées, dont l'espèce type croît au Bengale.

HUNTHERUS ou **HONTHERUS** (Jacques), écrivain suédois, né dans l'Uppland. Il vivait dans la première moitié du XVIIe siècle, voyagea en Hollande, en Angleterre, où il se fit, dit-on, catholique, en France (1623), où il entra en relation avec Grotius, puis devint secrétaire impérial à la diète de Ratisbonne. On a de lui, sous le titre de : *Epistolæ miscellaneæ, ornata sententiarum concinnitate vestitæ, etc.* (Vienne, 1631), des lettres pleines d'esprit et d'anecdotes piquantes adressées à plusieurs personnages illustres de France, de Suède et d'Allemagne.

HUNTINGDON, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de même nom, à 91 kilom. N. de Londres, sur la rive gauche de l'Ouse; 6,254 hab. Brasseries, manufactures diverses; commerce important de laine, de blé, de houille et de bois. Une station romaine, la *Duropilons* d'Antonin, occupait autrefois l'emplacement de la ville actuelle ou celui du faubourg Godmanchester. En 917, on y bâtit un château dont il existe encore quelques vestiges. Mais la gloire de Huntingdon est d'avoir été le berceau d'Olivier Cromwell. Des quinze églises que la ville possédait avant la Réformation, il n'en reste plus que deux : celle de Sainte-Marie, qui contient les tombes des Sayers, et celle de Tous-les-Saints, où l'on visite avec intérêt les tombes des ancêtres de Cromwell. Huntingdon possède un hôtel de ville, des salles de réunion, une prison, un théâtre, un hippodrome, plusieurs établissements d'éducation. Une chaussée et des ponts la relient à Godmanchester, qui se trouve sur la rive opposée de l'Ouse. Aux environs se voit *Hinchinbrook House*, ancienne résidence d'Olivier Cromwell, oncle du Protecteur, habitée aujourd'hui par le comte de Sandwick. ‖ Le comté de Huntingdon, division administrative de l'Angleterre, est compris entre ceux de Northampton au N. et à l'O., de Bedford au S., et de Cambridge à l'E. C'est un des plus petits comtés de l'Angleterre; il a 1,000 kilom. carrés de superficie et une population de 64,297 hab. Ch.-l., Huntingdon; villes principales, Saint-Ives et Ramsey. Une plaine onduleuse et fertile couvre les parties méridionale et occidentale du comté. La partie N.-E. est couverte de marais et de lacs, que le drainage a transformés en prairies sur plusieurs points. L'Ouse, rivière navigable, traverse ce comté au S.-E., et le Nene forme sa limite au N.-O. Le *stilton*, fromage du comté de Huntingdon, est le plus fin des fromages d'Angleterre. Le territoire de ce comté était jadis occupé par les *Icènes*. ‖ On trouve dans les Etats-Unis d'Amérique plusieurs villes et bourgs qui portent le même nom : dans l'Etat de Pensylvanie, sur la Juniata, à 265 kilom. N.-O. de Philadelphie; 4,700 hab. Dans le Connecticut, sur la rive droite de l'Housatonick, à 61 kilom. S.-O. de Hartford; 3,000 hab. Dans l'Etat de New-York, sur le détroit de Long-Island; 3,600 hab., etc.

HUNTINGTON (Robert), orientaliste et théologien anglais, né à Deorhyst, comté de Glocester, en 1636, mort à Dublin en 1701. Nommé, en 1670, chapelain de la factorerie anglaise d'Alep, il recueillit beaucoup de matériaux importants pour ses études, revint en Angleterre en 1688 et devint successivement régent du collége de la Trinité à Dublin, recteur de Hallingburg (1692), enfin évêque de Raphoe (Irlande). On n'a d'Huntington qu'un mémoire inséré dans les *Transactions philosophiques*, sous ce titre : *Lettres de Dublin concernant les colonnes de porphyre en Egypte*. Sa réputation vient principalement des nombreux manuscrits coptes, syriaques, grecs et arabes qu'il rapporta de ses voyages, manuscrits qui donnèrent de précieux renseignements sur diverses sectes religieuses de l'Orient.

HUNTINGTON (Guillaume HUNT, connu sous le nom D'), fameux sectaire méthodiste anglais, né dans le comté de Kent en 1774, mort en 1813. Successivement garçon de ferme, laquais, jardinier, porteur de charbon, il avait mené une vie des plus misérables, lorsque, exalté par la lecture de la Bible, il crut avoir des visions, entra dans la secte des méthodistes et se livra à la prédication, d'abord à Thames-Ditton et dans les paroisses environnantes, puis à Londres. Ce fut là qu'il fonda la secte connue sous le nom de *huntingtonianisme*. Selon cette secte, les élus ou prédestinés ne peuvent pécher ou, plutôt ils pèchent impunément, attendu que leur salut est assuré de toute éternité dans la pensée de Dieu. Ses prédications éloquentes, les vives polémiques auxquelles il se livra augmentèrent bientôt sa réputation et le nombre de ses adhérents. Ces derniers élevèrent par souscription, à Londres, la chapelle de la Providence, dont ils firent don à Huntington. Ce sectaire trancha à plusieurs reprises du prophète, mais sans aucun succès. Bien qu'il usât fréquemment de charlatanisme, il n'en avait pas moins, paraît-il, une piété sincère et une confiance inébranlable dans la Providence. Il n'avait pas encore quarante ans lorsqu'il mourut. On a de lui des *Sermons* au style incorrect, mais pleins de verve et d'une étonnante fécondité de tours, des *Dissertations*, des *Traités de controverse*, des *Lettres* nombreuses et intéressantes, des *Poésies* médiocres. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 20 vol. in-8°.

HUNTINGTON (Jedediah-William), poëte et romancier américain, né en 1814. Il se fit recevoir docteur en médecine, puis embrassa le ministère évangélique (1849), parcourut ensuite une partie de l'Europe, habita pendant plusieurs années l'Italie, et, de retour aux Etats-Unis, se convertit au catholicisme. Depuis lors, il a dirigé un *Magazine* à Baltimore et est devenu rédacteur en chef d'un journal politique et littéraire à Saint-Louis, dans le Missouri. Il s'est fait connaître par des *Poésies* (1847) et par des romans : *Alice* ou la *Nouvelle Una* (Londres, 1849); la *Forêt*, faisant suite au précédent; *Alban, histoire du nouveau monde* (2 vol. in-12), plusieurs fois réédité.

HUNTINGTON (Daniel), peintre américain, né à New-York en 1816. Après avoir suivi les leçons du professeur Morse, il s'est rendu en Europe, où il a visité successivement, pour se perfectionner dans son art, l'Angleterre, la France, l'Italie et la Suisse. Depuis lors, il s'est fixé à New-York, où il a exécuté un assez grand nombre de tableaux historiques. On cite, parmi les plus remarquables : le *Maître d'école; Jane Grey à la Tour de Londres; Henri VIII et Catherine Parr*; la *Foi et l'Espérance*; les *Saintes femmes au sépulcre*; l'*Arrêt de mort de Jane Grey*; l'*Evêque Ridley dénonçant la princesse Marie*; la *Cour républicaine de Washington*, qui a figuré à l'Exposition universelle de 1867.

HUNTLEY, bourg et prov. d'Ecosse, comté et à 56 kilom. N.-O. d'Aberdeen, sur la petite péninsule formée par le confluent du Deveron et de la Bogie; 3,000 hab. Fabrication active de toiles et de lainages; brasseries importantes; blanchisseries renommées. Ruines d'anciens châteaux.

HUNTLEY (marquis DE), célèbre famille écossaise. V. GORDON.

HUNTSVILLE, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat d'Alabama, à 270 kilom. N. de Cahawba, sur la ligne du chemin de fer de Winchester à Alabama; 15,000 hab. Important commerce de coton. Siége d'un des tribunaux d'arrondissement de la cour suprême des Etats-Unis.

HUNYAD (COMITAT DE), ancienne division administrative de l'empire d'Autriche, dans la Transylvanie, l'un des onze comitats des pays hongrois, entre ceux de Zarand et de Weissembourg inférieur au N. et au N.-E., la Valachie au S. et au S.-E., les comitats hongrois d'Arad et de Kassova à l'O. Superficie, 5,852 kilom. carrés; 147,000 hab. Ch.-l., Nagy-Enyed. Il forme actuellement la presque totalité du cercle de Broos.

HUNYADE (Jean), woïwode de Transylvanie. V. HUNIADE.

HUNYG, roi mexicain de Tecpan-Atitlan, mort en 1519, cinq ans avant l'arrivée des Espagnols. L'histoire du règne de ce prince a été écrite par son petit-fils Francisco-Ernandez Arana Xahila. « Cette chronique, continuée jusqu'en 1597, est, dit Ferdinand Denis, l'un des livres précieux dont l'étude répandra quelque lumière sur des annales qui assignent à la civilisation du nouveau monde la plus antique origine. »

HUON s. m. (u-on; *h* asp. — rad. *huer*). Ornith. Nom vulgaire du chat-huant.

Huon de Bordeaux, chanson de geste, publiée pour la première fois, d'après les manuscrits de Tours, de Paris et de Turin, par MM. F. Guessard et C. Grandmaison (Paris, 1860, 1 vol. in-12). On ne connaît ni l'auteur ni la date de ce poëme, un des meilleurs que nous ait laissés le moyen âge; mais on présume qu'il fut écrit vers l'an 1200, par un trouvère artésien, probablement natif de Saint-Omer. Son dialecte démontre qu'il est, en effet, Artésien, et on le suppose de Saint-Omer parce que le nom de cette ville revient sans cesse sous sa plume.

Voici, en quelques mots, le sommaire d'*Huon de Bordeaux*. Seguin, duc de Bordeaux, mort depuis quatre ans, a laissé deux fils, Huon et Gérard. Ils n'ont pas encore fait hommage de leur fief à Charlemagne. Amaury de la Tour-du-Rivier, un traître, convoite leur héritage et les dénonce comme rebelles au vieil empereur. Celui-ci les mande auprès de lui. Avant d'arriver à Paris, Huon et Gérard tombent dans une embuscade dressée par leur ennemi, qui a mis Charlot, fils de Charlemagne, dans le complot. Charlot blesse l'un des deux frères et Huon le tue. Amaury arrive à la cour avec le cadavre du mort. Colère de Charlemagne; il finit par pardonner; mais, comme pénitence, il impose à Huon une mission lointaine, qui est l'occasion d'aventures sans nombre. Heureusement, il est protégé par Obéron, nain et roi de féerie. Sur le point d'achever sa mission, Huon, trahi par son frère, retombe dans l'infortune; mais le nain Obéron le réconcilie avec Charlemagne, qui lui rend son duché de Bordeaux.

Huon de Bordeaux a eu l'honneur insigne de fournir des sujets à Shakspeare, à Wieland et à Weber, qui l'ont rendu immortel. M. Saint-Marc Girardin trouve Huon, dans sa légende, supérieur à l'œuvre de Wieland : « Soit, dit-il, qu'il s'agisse de peindre l'amour d'Huon et d'Esclarmonde, soit qu'il s'agisse de donner un caractère et un rôle aux êtres merveilleux, l'imagination naïve du vieux conteur l'emporte sur les grâces de Wieland. » *Huon de Bordeaux* a joui, au moyen âge et jusqu'à nos jours, d'une vogue extraordinaire. La version publiée par M. Guessard, qui semble la plus ancienne, est en vers de dix syllabes. Depuis cette rédaction primitive, *Huon de Bordeaux* fut remanié un grand nombre de fois en prose et en vers, et il en existe une multitude d'éditions.

HUON DE VILLENEUVE, trouvère du XIIIe siècle, auteur de romans en vers qui ont joui d'une grande célébrité. On ignore la date de sa naissance et de sa mort; on sait seulement, à quelques vers qui lui sont échappés comme par hasard, qu'il vivait sous Philippe-Auguste. C'est Fauchet qui, le premier, dans ses *Origines de la poésie française*, a découvert le nom de ce poëte, dont les œuvres, très-populaires pourtant, passaient avant lui pour anonymes. Huon de Villeneuve fut un des plus féconds romanciers du moyen âge; on lui doit cinq immenses compositions en vers sur ce que l'on appelle le cycle de Charlemagne. Ce sont : 1° *Regnaut de Montauban*, épopée chevaleresque où le grand empereur, résolu d'assiéger Montauban, déclare qu'il donnera la ville à qui voudra la prendre, et reçoit de ses barons, parlant par la voix de Doon de Nanteuil, un refus obstiné. Tout le monde remarquera la similitude de cet épisode avec le beau poëme d'*Aymerillot*, de la *Légende des siècles*. 2° Les *Quatre fils Aymon*, le plus populaire des romans de Huon de Villeneuve et peut-être de tous les romans chevaleresques; c'est une suite du *Regnaut de Montauban*. 3° *Maugis d'Aigremont*, suite des deux précédents. Maugis est le cousin des quatre fameux fils d'Aymon, et, comme eux, il guerroie à outrance contre l'empereur Charles. Aucune autre composition similaire ne fait mieux comprendre l'engouement que l'on avait alors pour Charlemagne et ses exploits fabuleux; il n'est pas un seul personnage, même secondaire, de ce roman qui n'ait à son tour été chanté et ne forme le sujet d'un poëme. 4° *Bues* ou *Beuves d'Aigremont*. Ce héros est le père de Maugis, et, comme dans les précédentes compositions, il s'agit toujours de guerres féodales entre Charlemagne et ses barons. 5° *Doolin de Mayence*, que le poëte dit avoir imité des *Chroniques de Saint-Denis* :

Les sages clercs adonc, par leur signifiance,
En firent les chroniques qui sont de grant vaillance
Et sont en l'abbaye de Saint-Denis en France;
Puis ont été extraites, par moult belle ordonnance
Du latin en romant, pour donner cognoissance

Des grands faits approuvés et parfaite créance,
Que tous bons à l'ouïr doivent avoir plaisance.

Tout le poëme est écrit, comme en témoigne ce commencement, par longues tirades monorimes; c'est le plus extravagant et le plus bouffon de tous; on y voit Jésus-Christ, les anges et les saints descendre du ciel à la rescousse des chevaliers.

On attribue encore à Huon de Villneuve, mais avec moins de fondement, le poëme intitulé *Cipéris de Vigneaux*, roman d'aventures, en vers, qui ne se rattache pas au cycle carlovingien.

Ses contemporains ont gardé sur ce poëte le plus grand silence, ce qui réduit sa biographie aux seuls titres de ses ouvrages. On ne trouve son nom cité nulle part; lui-même n'a parlé d'aucun de ses rivaux en poésie. Cependant ses poëmes durent avoir, de son vivant comme après sa mort, une grande notoriété, si l'on en juge par les nombreuses éditions qui en furent faites, dès que l'imprimerie fut découverte. Ses romans furent les premiers qui, selon la mode du XIVe siècle, furent *translatés de rime en prose*, et ils furent aussi des premiers livres imprimés en France.

HUOT s. m. (u-o; *h* asp.). Ornith. Syn. de HUETTE.

HUOT (Jean-Jacques-Nicolas), géographe et géologue, conservateur de la bibliothèque de Versailles, né à Paris en 1790, mort à Versailles en 1845. Il est principalement connu comme le collaborateur de Malte-Brun, dont il a refait en entier le *Précis de géographie*, pour le mettre au niveau des découvertes modernes. Nous citerons encore de lui : *Nouveau cours élémentaire de géologie* (1837-1838, 2 vol. in-8°), et atlas; *Nouveau manuel de minéralogie* (1841, 2 vol. in-18); la traduction de *Pomponius Mela*, dans la collection Nisard. Huot a travaillé au *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée*, exécuté sous la direction de A. Demidoff, en 1837; collaboré à l'*Encyclopédie moderne*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à la *Revue encyclopédique*, au *Bulletin universel des sciences*, et inséré de nombreuses notes et observations dans les *Annales des sciences naturelles*, dans les *Mémoires de la Société Linnéenne de Normandie*, etc.

HUPFELD (Hermann), théologien et orientaliste allemand, né à Marbourg (Hesse électorale) en 1796, mort en 1866. Professeur de théologie et de langues orientales à l'université à partir de 1825, il fut appelé, en 1843, à succéder à G. Gesenius dans la chaire de théologie de l'université de Halle. Ses principaux ouvrages sont : *Exercitationes Æthiopicæ* (Leipzig, 1825); *De rei grammaticæ apud Judæos initiis antiquissimisque scriptoribus* (Halle, 1846); *De antiquioribus apud Judæos accentuum scriptoribus* (Halle, 1846-1847); *De vera festorum apud Hebræos ratione* (Halle, 1851-1852); les *Psaumes* (Gotha, 1855); les *Sources de la Genèse* (Berlin, 1853); les *Derniers livres des psaumes* (Gotha, 1855); la *Théologie théosophique et mythologique et l'explication de l'Ecriture sainte de nos jours* (Berlin, 1861).

HUPPARD ou **HUPPART** s. m. (u-par; *h* asp. — rad. *huppe*). Ornith. Espèce d'aigle-autour, qui habite les déserts brûlants de l'Afrique.

HUPPAZOLI (François), un des plus rares phénomènes de longévité, né à Casal (Piémont) en 1587, mort en 1702 (cent quinze ans). Il voyagea en Grèce et dans les Échelles du Levant, acquit une belle fortune dans le commerce, et fut nommé consul de Venise à Smyrne à quatre-vingt-deux ans. La guerre interrompit ses fonctions; mais il put reprendre possession de son consulat à cent douze ans. Sa vie était extrêmement régulière; il se levait et se couchait en même temps que le soleil, partageait son temps entre le travail, la promenade et la société, ne buvait aucune liqueur, ne mangeait que du gibier ou des fruits. Marié cinq fois, il épousa sa dernière femme à quatre-vingt-dix-huit ans et en eut quatre enfants; il en avait déjà quarante-cinq. On prétend que, à l'âge de cent ans, ses cheveux, de blancs qu'ils étaient, devinrent noirs, ainsi que sa barbe et ses sourcils, et qu'à cent douze ans il lui perça deux grosses dents. Il a laissé, en manuscrit : *Journal des événements les plus importants de mon temps* (22 vol. in-fol.).

HUPPE s. f. (u-pe; *h* asp. — lat. *upupa;* gr. *epops*, même sens). Ornith. Genre de passereaux, caractérisé surtout par une double rangée de plumes au-dessus de la tête : *Prises au nid, les* HUPPES *sont susceptibles d'éducation.* (Z. Gerbe.) *La* HUPPE *arrive dans nos contrées au printemps.* (V. de Bomare.) *Les* HUPPES *sont remarquables par la vivacité et la disposition de leurs couleurs.* (V. Meunier.) ‖ Touffe de longues plumes, que certains oiseaux portent sur la tête : *Il y a des oiseaux dont la* HUPPE *est toujours fixe.* (V. de Bomare.) ‖ *Huppe noire*, Espèce de gros-bec, de l'Amérique du Sud.

— **Encycl.** Tous les auteurs, depuis Brisson jusqu'à M. de La Fresnaye, ont réuni les *huppes* avec les proméropss et les épimaques, malgré les caractères distincts et presque opposés que ces divers genres présentent, tant dans leur conformation intérieure que dans leurs mœurs et leur genre de locomotion. M. de La Fresnaye est le premier qui ait constitué les *huppes* en une famille distincte. Depuis lors, cette division a été adoptée par tous les naturalistes comme étant la seule admissible. Les *huppes*, en effet, réunissent des habitudes tout à fait terrestres à des pieds de marcheurs, et diffèrent essentiellement des passereaux. Malgré les rapports de leur bec grêle et courbé avec celui des épimaques et des soui-mangas, elles ne peuvent être groupées avec ces méliphages; elles doivent constituer une famille à part, tout à fait distincte, par ses mœurs et la forme de ses pieds, de toutes les espèces de la même division. La famille des *huppes* ne comprend qu'un seul genre, qui, lui-même, ne renferme pas plus de trois espèces, dont une commune à l'Europe, à l'Asie et à l'Afrique orientale, et deux particulières à l'Afrique occidentale et méridionale. Ce genre est caractérisé par un bec plus long que la tête, entier, légèrement convexe en dessus et arqué, trigone à sa base, grêle dans le reste de son étendue, à mandibules mousses, la mandibule supérieure dépassant un peu l'inférieure à la pointe; par des narines basales en partie couvertes d'une petite membrane; par des ailes et une queue assez longues; par des tarses courts, scutellés; par le doigt externe soudé au médian jusqu'à la première articulation; enfin par des ongles assez longs, mais presque droits. Les *huppes*, que les naturalistes contemporains désignent dans leurs classifications sous les noms d'*upupés* ou *upupinés*, se nourrissent de toutes sortes d'insectes, mais surtout d'insectes terrestres, ce qui en fait des auxiliaires utiles à l'agriculture. Elles sont particulièrement friandes de scarabées, de fourmis, de vers, de demoiselles, d'abeilles sauvages, de chenilles; c'est là ce qui les attire dans les terrains humides, où leur bec, long et menu, peut facilement pénétrer. Aussi, en Egypte, les voit-on régler leur marche sur la retraite des eaux du Nil et s'avancer constamment à la suite de ce fleuve; car, à mesure qu'il rentre dans ses bords, il laisse successivement à découvert des plaines engraissées d'un limon que le soleil échauffe, et qui fourmille bientôt d'une quantité innombrable d'insectes. Par suite, la *huppe* joue un grand rôle dans les hiéroglyphes; sa présence était, en effet, pour les Egyptiens, l'indice de la retraite des eaux du Nil; elle les avertissait de se préparer aux semailles. De nos jours encore, les *huppes* sont religieusement respectées en Egypte; on y a sans doute conscience du rôle utile qu'elles jouent. Il serait heureux que nos agriculteurs eussent le bon esprit d'imiter cet exemple, ce qui est assez rare. La chair de ces oiseaux n'a rien, cependant, de bien engageant; elle a même un goût notablement désagréable; pour tout dire, en un mot, les chats n'en veulent pas. Moins délicats que ces animaux, les Italiens la tiennent en grande estime et la préfèrent à celle de la caille. D'après Montbeillard, en Egypte, les *huppes* se rassemblent par petites troupes, et, lorsque l'une d'elles est séparée des autres, elle rappelle ses compagnes par un cri fort aigu, à deux temps : *zi-zi*. Dans la plupart des autres pays, elles vont seules, ou, tout au plus, par paires. Quelquefois, au temps du passage, il s'en trouve un assez grand nombre dans le même canton; mais c'est une multitude d'individus isolés, sans aucun lien social, et, par conséquent, ne pouvant pas former une véritable troupe; aussi partent-elles les unes après les autres, lorsqu'elles sont chassées. Leurs habitudes, qui sont les mêmes chez tous les individus, les portent seules vers les mêmes climats et leur font suivre la même route. Ces oiseaux ont des mœurs fort remarquables et dignes d'être étudiées. Les femelles déposent le plus souvent leurs œufs dans des trous d'arbres ou de vieux murs, sans faire aucune espèce de nid. Tout au plus y apportent-elles quelques débris arrangés sans ordre et formant litière. On a dit et répété bien des fois que la *huppe* enduisait son nid des excréments les plus repoussants, afin d'éloigner par la mauvaise odeur les ennemis de sa couvée. Il serait, en effet, difficile d'imaginer rien de plus infect qu'un nid de *huppe;* mais l'intention de l'oiseau n'est pas assurément celle que l'on suppose. Cette malpropreté résulte nécessairement de la forme même du nid, qui est très-profond et sans autre issue que l'entrée qui est en haut, et aussi, probablement, du genre même de nourriture; car, il ne faut pas l'oublier, la *huppe*, se nourrissant exclusivement d'insectes, va nécessairement fouiller les excréments pour y chercher sa proie. Malgré cette habitude, qui a sans doute donné lieu au proverbe *sale comme une huppe*, cet oiseau est fort propre, et nul ne devinerait, en le voyant si pimpant et si lustré, dans quels cloaques immondes il cherche souvent sa vie. On a aussi prétendu que les *huppes* ne buvaient point. Montbeillard a découvert le contraire. Une *huppe*, qu'il avait apprivoisée, buvait très-bien, dit-il; elle plongeait son bec dans l'eau, mais sans le relever ensuite, comme font plusieurs oiseaux; on eût dit qu'elle avait la faculté de faire monter la boisson dans son gosier par aspiration, comme la plupart des animaux terrestres. Cette même *huppe*, qui avait été prise déjà adulte, témoignait à sa maîtresse un attachement très-remarquable et même exclusif. Elle ne paraissait contente que lorsqu'elle était seule avec elle. S'il survenait des étrangers, sa *huppe* se relevait par un effet de surprise ou d'inquiétude, et elle allait se réfugier sur le ciel d'un lit qui se trouvait dans la même chambre; quelquefois elle s'enhardissait jusqu'à descendre de son asile, mais c'était pour courir à sa maîtresse. Cet oiseau avait deux voix fort différentes : l'une plus douce, plus intérieure, qu'il adressait à la personne aimée; l'autre plus aigre, plus perçante, qui exprimait la colère ou l'effroi. En captivité, les *huppes* aiment beaucoup la viande crue, et refusent celle qui est cuite. Il est toutefois assez difficile de les élever, tant à cause de leur naturel farouche que par suite de la difficulté qu'on éprouve à leur donner la becquée. Voici ce que rapporte à ce sujet M. de Schauroth, dans le *Manuel de l'amateur des oiseaux de volière* : « Moyennant beaucoup de soins, je suis parvenu, dit-il, l'été dernier, à élever deux jeunes *huppes*, que j'avais tirées d'un nid placé au sommet d'un chêne. Ces petites bêtes me suivaient partout, et, dès qu'elles m'entendaient de loin, témoignaient leur joie par un gazouillement particulier, sautaient en l'air, ou, dès que je m'asseyais, grimpaient sur mes habits, surtout quand je me préparais à leur donner à manger; elles continuaient à monter jusqu'à ce qu'elles pussent se placer sur mes épaules ou sur ma tête, et s'appuyaient affectueusement sur moi; au reste, je n'avais qu'un mot à dire pour me débarrasser de leurs importunités. En général, elles observaient toujours mes yeux pour y découvrir quelle était mon humeur, sur laquelle la leur se dirigeait. Je les nourrissais comme les rossignols ou avec la pâtée universelle, à laquelle j'ajoutais de temps en temps quelques insectes; jamais elles ne touchaient aux vers de terre, mais elles étaient très-friandes de scarabées et de hannetons, qu'elles commençaient d'abord par tuer et froisser avec leur bec, jusqu'à ce qu'elles en eussent formé une sorte de bol oblong; alors, elles le jetaient en l'air, de manière à le saisir et l'avaler par la longueur; s'il tombait par la largeur, il fallait recommencer. Leur bain consistait à se rouler dans le sable. Je les portai un jour avec moi dans un pâturage voisin, pour les mettre à portée de prendre elles-mêmes les insectes, et j'eus par là occasion de connaître leur frayeur innée des oiseaux de proie et leur instinct dans ces circonstances. Sitôt qu'un corbeau ou même un pigeon passait à leur vue, en un clin d'œil elles étaient sur le ventre, avec leurs ailes allongées du côté de la tête, au point que les plus grandes pennes parvenaient à se toucher, et qu'elles étaient ainsi entourées comme d'une couronne formée par les plumes de la queue et des ailes; la tête, appuyée sur le dos, présentait le bec en haut; dans cette posture singulière, on les aurait prises pour un vieux chiffon. L'oiseau effrayant était-il disparu, elles sautaient aussitôt avec des cris joyeux. Un de leurs grands plaisirs était de se coucher et de s'étendre au soleil; elles exprimaient leur contentement en répétant d'une voix vacillante *vec, vec, vec*. Dans la colère, leurs tons étaient criards, et le mâle, reconnaissable par sa couleur rougeâtre, faisait retentir *houp, houp*. La femelle avait l'habitude de traîner son manger par la chambre; par ce moyen, elle le remplissait de petites plumes et d'autres brindilles, qui, insensiblement, formèrent dans son estomac une pelote indigeste, de la grosseur d'une noisette, dont elle mourut. Le mâle passa l'hiver; mais, ne quittant pas le fourneau échauffé, son bec se dessécha si fort, que les deux parties se contournèrent et restèrent éloignées de plus d'un pouce, ce qui le fit périr aussi misérablement. » Tous les upupés sont remarquables par une huppe très-prononcée, mais qui varie de disposition suivant les espèces. La disposition naturelle de cette touffe de plumes est d'être couchée en arrière, soit lorsque la *huppe* vole, soit lorsqu'elle prend sa nourriture, en un mot, lorsqu'elle est exempte d'agitation intérieure. Chez l'espèce européenne, la huppe se partage longitudinalement en deux touffes distinctes, lorsque l'oiseau les relève, tandis que chez l'une des deux espèces africaines, la *huppe* monolophe, il n'y a qu'une seule touffe, qui, lorsque l'oiseau l'étale, semble un éventail ouvert en travers de la tête. L'aigrette des *huppes* a cela de particulier qu'elle n'est pas composée, comme chez d'autres oiseaux, de plumes molles, remarquables seulement par leur plus grande longueur, mais bien de véritables pennes, dont les tuyaux percent la peau et sont implantés sur un muscle extenseur. Au point de vue anatomique, les *huppes* présentent une langue très-courte, presque perdue dans le gosier et formant une espèce de triangle équilatéral, dont les côtés n'ont pas trois lignes de longueur; un gésier musculeux, doublé d'une membrane sans adhérence, envoyant un prolongement en forme de douille dans le duodénum; en avant de la crête et la surmontant, une apophyse lamelleuse qui se confond avec la saillie triangulaire du bord antérieur du sternum. Toutes les espèces ont une vésicule de fiel et à peine quelques vestiges de cæcum. La *huppe* vulgaire habite les différentes parties de l'Europe. Elle y est plus commune dans le Midi que dans le Nord. Elle n'est guère que de passage dans le nord de la France. On la dit très-défiante et fort difficile à prendre avec des piéges. Il est bien moins difficile de la tuer à coups de fusil; car son vol, quoique sinueux et sautillant, est peu rapide. Elle part, comme le vanneau, en battant des ailes; à terre, elle va d'un mouvement uniforme, comme la poule. Le mâle de cette espèce a les plumes de la huppe rousses, avec une tache noire, et quelquefois une tache blanche à l'extrémité. Les joues, le cou et la poitrine sont d'un roux vineux; le haut du cou est d'un roux cendré, et le milieu du dos blanc roussâtre, avec quelques taches longitudinales brunes vers les flancs. Les ailes, noires, ont les couvertures rayées, bordées et terminées de blanc jaunâtre, les rémiges primaires rayées obliquement de blanc à leur partie inférieure, les autres barrées de cinq bandes transversales également blanches. La queue, noire, est traversée dans le milieu par une bande blanche. La longueur totale de cet oiseau est d'environ 0m,30. La femelle est aussi pourvue d'une huppe. Elle ne diffère guère du mâle que par les couleurs moins vives de son plumage. Au printemps, le mâle fait entendre un cri très-fort, qui peut se rendre par *bou-bou*, *houp-houp*. La *huppe* monolophe, qui habite les grandes forêts du pays des Cafres, a les mêmes habitudes et les mêmes mœurs que l'espèce précédente.

Huppe (LA), poëme latin attribué à Virgile. V. CIRIS.

HUPPÉ, ÉE adj. (u-pé; *h* asp. — rad. *huppe*). Qui porte une huppe : *Oiseau* HUPPÉ.

Un jeune coq des mieux *huppés*,
En rôdant par son voisinage,
D'une jeune poulette, aussi belle que sage,
Eut les yeux et le cœur également frappés.
BOURSAULT.

— Fam. Riche, de haut rang, parce qu'autrefois les personnes de distinction portaient des plumes à leur chapeau : *Ma foi, madame, sans vanité, on en peint tous les jours, et des plus* HUPPÉES, *qui ne me valent pas.* (Mariv.)

HUPPE-COL s. m. Ornith. Petit oiseau, du genre oiseau-mouche, qui habite la Guyane.

HUQUIER (Jacques-Gabriel), graveur français, né à Orléans en 1695, mort en Angleterre en 1772. Il fit le commerce d'estampes à Paris, réunit une nombreuse collection de dessins et de gravures, qu'il laissait visiter par les artistes et les amateurs, acquit de profondes connaissances dans les arts et reproduisit à l'eau-forte des tableaux de Vatteau, de Boucher, etc. La publication d'une gravure satirique contre les jésuistes, qui lui fut attribuée, lui attira les rigueurs de la police et le força à chercher un refuge en Angleterre. — Son fils, Gabriel HUQUIER, mort également en Angleterre, s'adonna, non sans succès, à la gravure.

HURA s. m. (u-ra; *h* asp. — nom guyanais). Bot. Nom scientifique du genre sablier : *Le fruit du* HURA *est globuleux.* (V. de Bomare.)

HURAO, un des chefs indigènes des îles Mariannes, dans la Polynésie, mort en 1680. Il résolut de chasser les Espagnols qui avaient organisé des missions dans ces îles, fit appel à la caste des Chamorris ou nobles, réunit sous ses ordres 2,000 hommes, et appela les Mariannais à l'insurrection; mais les Espagnols parvinrent à étouffer la révolte et à rétablir la paix. Hurao, qui conserva son indépendance, fut tué dans une rixe par un soldat espagnol.

HURASSE s. f. (u-ra-se; *h* asp.). Techn. Bague à tourillons et en fonte dans laquelle est passée l'extrémité du manche d'un marteau à bascule ou à soulèvement, et qui renferme l'axe de rotation de ce marteau. On l'appelle aussi COGUE ou HULSE.

HURAULT (Philippe), comte de CHIVERNY, homme d'Etat et magistrat français. V. CHIVERNY.

HURBAN (Milosław-Joseph), littérateur slovaque, né vers 1810. Pasteur à Hlubok, sur la frontière de la Moravie, il s'est appliqué à créer une littérature provinciale slovaque. On a de lui : *Voyage d'un Slovaque chez ses frères Slaves de Moravie et de Bohême* (Pesth, 1841); les *Sviatopelk* ou *Chute de la domination morave* (1845); *Union des luthériens et des calvinistes en Hongrie* (1846), etc. Il rédigea, en outre, de 1842 à 1846, un journal, intitulé : *Nitra, présent pour les filles et les fils de la Slovaquie, de la Moravie, de la Bohême et de la Silésie.*

HURD (Richard), théologien anglais, né en 1720, mort en 1808. Après avoir achevé ses études à Cambridge, il fut ordonné prêtre, en 1744. Nommé recteur de Thurcaston, en 1757, prédicateur de Lincoln's-Inn, archidiacre de Glocester, évêque de Lichfield, précepteur du prince de Galles, il devint évêque de Worcester en 1781. On a de lui : un *Commentaire sur l'Art poétique* d'Horace (1749; 4e édition, 1765, 3 vol. in-8°); *Lettres sur la chevalerie et les romans* (1765); *Dialogues moraux et politiques; Remarques sur l'Essai sur l'histoire naturelle de la religion*, de David Hume (1757). On lui doit aussi une édition des *Œuvres de Warburton* (1788, 17 vol. in-4°); une édition des *Œuvres d'Addison*, qui parut après sa mort (1810, 6 vol. in-8°). *Les Œuvres complètes de Hurd* furent publiées en 1810 (8 vol. in-8°).

HURDEL s. m. (ur-dèl; *h* asp.). Echafaudage en bois qu'on adaptait aux anciens châteaux, et qu'on désignait aussi sous le nom de HOURD.

HURDWAR, ville de l'Indoustan anglais. V. HERDOUAR.

HURE s. f. (u-re; *h* asp.). Tête de certains animaux : HURE *de sanglier, de saumon, de brochet.*

— Techn. Brosse avec un manche, garnie de poils de tous côtés.

— Bot. *Hure de loup*, Nom vulgaire de la carotte sauvage.

HURE, bourg et comm. de France (Gironde), cant., arrond. et à 5 kilom. S.-E. de La Réole, au confluent du Lisos et de la Garonne; 738 hab. Exploitation de marne. Ce bourg est en partie construit avec et sur des ruines romaines. L'église, jadis fortifiée, le cimetière, les chemins adjacents et les maisons voisines reposent sur des mosaïques.

HUREAULITE s. f. (u-rô-li-te — du nom du village de *Hureaux*, près de Limoges). Minér. Substance d'un jaune rougeâtre, à cassure vitreuse, qu'on trouve en petits prismes rhomboïdaux ou en masses cristallines, dans les pegmatites des environs de Limoges, principalement dans celles des carrières de Hureaux. C'est un phosphate hydraté de protoxyde de manganèse et de protoxyde de fer, contenant, en moyenne, 38 d'acide phosphorique, 42 de protoxyde de manganèse, 8 de protoxyde de fer, et 12 d'eau.

HUREPOIX, ancien petit pays de France, entre la Brie, le Gâtinais, l'Orléanais et le Mantais; chef-lieu, Dourdan; villes principales, Montlhéry, Arpajon, Palaiseau, Corbeil et Chevreuse. Il est aujourd'hui compris dans le département de Seine-et-Oise.

HURET (Grégoire), graveur français, né à Lyon en 1610, mort à Paris en 1670. Ce maître, qui a fait grand bruit en son temps, est à peu près oublié maintenant, et c'est un tort, car il est un des bons graveurs de l'école française. Il se fit remarquer par la correction du burin, l'ampleur des effets, l'expression des figures et le jet hardi des draperies. Il a surtout gravé d'après les maîtres de l'école française, Ph. de Champaigne, Vouet, etc. D'après ses propres dessins, il a laissé, entre autres, une *Histoire de la Passion*, en 30 feuilles, où l'on trouve un goût véritable dans l'arrangement, une science réelle de la forme, et des draperies remarquablement traitées. Les premières éditions de ce recueil sont aussi rares que recherchées. Huret s'occupa également d'architecture et publia sur cette branche de l'art un traité, intitulé : *Règle précise pour décrire le profil élevé du fust des colonnes* (Paris, 1665), qui fut l'objet d'assez vives critiques de la part du *Journal des Savants.*

HURGUES (Philippe DE), chroniqueur français, qui vivait au commencement du XVIIe siècle et fut échevin de Tournai. On a de lui : *Mémoires d'eschevin de Tournay contenants les actes plus signalez des consaulx, des sentences et jugements plus notables de l'eschevinage de ladite ville*, publiés pour la première fois dans les *Mémoires de la Société historique et littéraire de Tournai* (1855).

HURHAU interj. (ur-ô; *h* asp.). Syn. de HUHAU.

HURI s. m. (u-ri; *h* asp.). Moll. Nom donné quelquefois à la porcelaine tigrée.

HURIEL, bourg de France (Allier), ch.-l. de cant., arrond. et à 13 kilom. N.-O. de Montluçon; pop. aggl., 959 hab. — pop. tot., 2,988 hab. Ce bourg était jadis ceint de murs et défendu par un château fort entouré de fossés pleins d'eau. Les ruines de ce château sont encore imposantes; elles consistent surtout en deux tours et un imposant donjon du XIIe siècle, à trois étages, soutenus par de gigantesques contre-forts de granit. Les seigneurs de Brosse avaient fondé à Huriel une collégiale où se trouvaient leurs tombeaux que la Révolution a détruits. Cette église, bien mutilée aujourd'hui, est néanmoins un précieux spécimen du style du XIe siècle, et c'est avec raison qu'elle a été classée parmi les monuments historiques. Elle est surmontée d'une flèche octogonale et renferme un curieux bénitier roman. La grille du chœur, d'un travail très-grossier, paraît remonter à la construction de l'église.

HURIO s. m. (u-ri-o; *h* asp.). Ichthyol. Nom spécifique du grand esturgeon.

HURLANT, ANTE adj. (ur-lan, an-te; *h* asp. — rad. *hurler*). Qui hurle, qui pousse des hurlements : *Des loups, des chiens* HURLANTS.

Crains d'aborder la plaine où le sabbat s'assemble,
Où les démons *hurlants* viennent danser ensemble.
V. HUGO.

HURLEMENT s. m. (ur-le-man; *h* asp. — rad. *hurler*). Sorte de cri plaintif et prolongé particulier au loup, au chien et à quelques autres animaux : *Les chiens répondaient au loup par des* HURLEMENTS *affreux. On n'entend, dans ces affreuses solitudes, que les* HURLEMENTS *des ours qui cherchent une proie.* (Lacep.)

— Par anal. Cri douloureux et prolongé qui ressemble à un hurlement : *Pousser des* HURLEMENTS *de douleur, de rage, d'effroi.*

On entend des nochers les tristes *hurlements*.
DELILLE.

‖ Cri prolongé, quelle que soit sa nature : *Les conducteurs poussaient une espèce de* HURLEMENT *nasal pour encourager leurs bêtes.* (E. About.)

Allez donc de ce pas, par de saints *hurlements*,
Vous-mêmes appeler les chanoines dormants.
BOILEAU.

HURLER v. n. ou intr. (ur-lé; *h* asp. — lat. *ululare*, probablement le même que le grec *ololuzein*, crier, gémir, et le sanscrit *ululu*, *ululi*, hurlement, d'un radical *ul*, onomatopéique renforcé pour doubler l'onomatopée. C'est à ce radical que se rapporte aussi le sanscrit *uluka*, hibou, latin *ulula*, ancien allemand *ûlu*, vieux français *hulotte*). Faire entendre des hurlements, en parlant du loup, du chien et de quelques autres animaux : *Pourquoi un chien de basse-cour* HURLE-*t-il la nuit à la simple odeur d'un loup qui lui ressemble?* (B. de St.-P.)

— Par anal. Pousser des cris prolongés, comparables à des hurlements : HURLER *de rage, de douleur.*

— Par exagér. Parler ou chanter très-haut : *Ce n'est pas là chanter, c'est* HURLER. HURLER *n'ajoute rien à l'éloquence d'un orateur.*

— Fig. Se plaindre douloureusement :

Partout j'entends *hurler* la publique misère;
Ses pieds nus et sanglants stérilisent la terre.
A. BARBIER.

‖ Jurer à côté l'un de l'autre, former une disparate choquante : *Ces mots* HURLENT *de se trouver ensemble.* (Volt.) *Mon goût d'artiste me défend de faire* HURLER *les couleurs.* (Balz.)

— Loc. prov. *Hurler avec les loups*, s'accommoder aux manières violentes ou injustes des personnes avec qui l'on vit : *Les hommes faibles* HURLENT AVEC LES LOUPS, *braient avec les ânes, bêlent avec les moutons; car tous les partis ont leurs partisans.* (Mme Roland.) *Quand on ne sait pas* HURLER AVEC LES LOUPS, *il ne faut pas vivre avec eux.* (Mme de Staël.)

Tous ces Normands voulaient se divertir de nous;
On apprend à *hurler*, dit l'autre, *avec les loups*.
RACINE.

— v. a. ou tr. Dire, déclamer ou chanter avec de grands éclats de voix : HURLER *une romance. On a vu des gens se plaire à voir* HURLER *le drame par un mauvais acteur.* (A. Karr.)

Les prêtres de Pluton, de Cybèle et de Mars
Hurlent, en chants de mort, leurs funèbres cantiques.
LEGOUVÉ.

HURLEUR, EUSE adj. (ur-leur, eu-ze; *h* asp. — rad. *hurler*). Qui hurle, qui a l'habitude de hurler : *Un chien* HURLEUR

— *Derviche hurleur*, Derviche qui pousse des hurlements presque continuels, dans une intention religieuse : *Quand on a vu les derviches tourneurs de Péra, on doit une visite aux* DERVICHES HURLEURS *de Scutari.* (Th. Gaut.)

— Substantiv. Personne qui hurle, qui crie très-haut, qui parle ou qui chante avec de grands éclats de voix : *Des* HURLEURS *déguenillés crièrent à ses oreilles la condamnation à mort des quatre sergents de La Rochelle.* (T. Delord.)

— Animal qui a l'habitude de hurler : *On rencontre des* HURLEURS *dans presque toutes les bonnes races de chiens courants.* (Toussenel.)

— Mamm. Genre de singes ou quadrumanes, du groupe des sapajous, connu aussi sous les noms d'alouate et de stentor : *Tous les jours, matin et soir, les* HURLEURS *s'assemblent dans les bois.* (Margraaf.) *Les* HURLEURS *vivent en troupes et se tiennent sur les arbres les plus élevés.* (E. Desmarest.)

— **Encycl.** Mamm. Le corps de ces quadrumanes est élancé, leurs membres sont régulièrement développés, leurs mains ont cinq doigts, la tête est grande et le museau saillant; le poil est touffu et se prolonge sous forme de barbe au menton. La queue des *hurleurs* est très-longue et nue à son extrémité; les nerfs et les muscles de cette partie sont très-développés, et en font un organe de préhension. Le caractère le plus remarquable des singes *hurleurs* est le développement de leur larynx qui ressemble à un goître. Alexandre de Humboldt est le premier qui en ait fait l'anatomie et qui ait constaté que, chez les petites espèces de singes américains, dont la voix est sifflante comme celle de certains oiseaux, l'os hyoïde est mince et simple; tandis que chez les grandes espèces, celles surtout qui ont la voix d'un volume énorme, comme les stentors nommés aussi singes *hurleurs* ou alouates, le larynx offre une conformation très-compliquée; la langue repose sur un tambour osseux et le larynx supérieur a six poches, dont deux, en forme de nid de pigeon, ressemblent beaucoup au larynx inférieur des oiseaux. Lorsqu'on considère cet appareil osseux, l'on n'est plus étonné de la force et de l'étendue de la voix de ces animaux.

Les *hurleurs* habitent presque toutes les régions tropicales de l'Amérique du Sud. Ils se tiennent dans les forêts épaisses, peuplées de grands arbres et humides. Il faut toujours qu'il y ait de l'eau dans le voisinage de leur séjour; ils évitent complétement de rester dans les contrées arides. Le nombre des espèces indiquées par les auteurs est considérable; il s'élèverait à peu près à douze, si elles étaient toutes authentiques; mais on sait aujourd'hui que les *hurleurs* sont sujets à un grand nombre de variétés dépendant du sexe et de l'âge, et qu'en réalité ces douze espèces peuvent être réduites à trois ou quatre. Les deux espèces les plus connues sont le singe *hurleur* rouge ou alouate et le singe *hurleur* noir ou caraya. L'alouate mâle a un pelage rouge brillant, tirant au jaune sur le dos. Le pelage de la femelle est plus foncé, et souvent même noir brun; les petits ressemblent à leur mère. Le caraya mâle est tout noir, sauf les parties nues qui sont d'un rouge brun; les femelles et les petits sont de couleur un peu moins foncée, ordinairement jaune grisâtre. Le pelage des mâles est toujours plus long et plus touffu; leur barbe surtout est plus longue que celle des femelles. Ces deux espèces présentent de nombreuses variétés. Au point de vue de la taille, les alouates et les carayas se ressemblent assez. Les alouates ont 0m,55 de longueur de corps et 0m,60 de queue. Les carayas ont 0m,53. Le caraya n'est que le remplaçant de l'alouate dans les parties méridionales. Il habite le Paraguay et la partie méridionale du Brésil, tandis que l'alouate se trouve dans le voisinage de la Guyane. Ces singes vivent en troupes nombreuses et sont fort abondants dans certaines localités. Ils sont fort hargneux et moroses envers les autres membres de leur classe. Jamais on ne les voit jouer entre eux. Lorsqu'ils ne mangent pas, ils hurlent, ou bien restent immobiles et dorment. Pendant le jour, les singes *hurleurs* se tiennent de préférence sur les arbres les plus élevés de la forêt; lorsque la nuit se fait, ils se retirent dans le feuillage épais des arbres plus bas. Le *hurleur* n'a rien de vif dans ses allures; il grimpe avec lenteur, on dirait presque qu'il rampe. La queue est certainement l'organe le plus important des singes *hurleurs*. Outre sa fonction la plus habituelle, celle d'assurer la station en s'accrochant à quelque branche d'arbre, elle est employée par eux à des usages très-variés. Ainsi la queue est pour ces singes à la fois un organe de préhension et de progression. Leur cri, au dire des voyageurs, se fait entendre à plus d'une demi-lieue à la ronde, et a quelque chose de si effrayant, qu'on pourrait le prendre pour le bruit occasionné par l'écroulement des rochers. C'est surtout au lever et au coucher du soleil, ou à l'approche d'un orage, qu'ils font retentir l'air de leurs hurlements épouvantables, et il paraît qu'ils y ont quelquefois recours pour effrayer leurs ennemis. Un auteur estimé, Margraaff, qui a beaucoup étudié les animaux de l'Amérique, leur attribue des mœurs très-singulières; il assure qu'ils ont l'habitude de se placer en cercle autour de l'un deux, et d'écouter dans le plus grand silence, pendant qu'il leur débite avec une extrême volubilité une espèce de discours assourdissant, et qu'aussitôt que l'orateur s'arrête et fait signe de la main, tous ses auditeurs se mettent à crier ensemble jusqu'à ce que le premier, par un autre signe, réclame de nouveau le silence pour reprendre son discours. Dans les familles de *hurleurs*, les femelles sont toujours en plus grand nombre que les mâles. Elles ne font qu'un petit par portée et mettent bas en juillet et en juin. La chair des *hurleurs* est, dit-on, très-bonne, et les Indiens font une chasse réglée à cette sorte de singes dont ils emploient la peau pour recouvrir les chevaux et se faire des lits.

Hurleur (RUES DU GRAND ET DU PETIT). Ces rues de Paris portaient jadis le nom de *Heuleu* et *Huleu*, dont par altération on a fait *Hurleur*. D'après les uns, ces rues devaient leur désignation à un particulier, Hugues Loup, par corruption Heu-leu; d'après Adrien de Valois, comme ces rues étaient remplies de filles publiques, les habitants excitaient les enfants à se moquer de tout individu qui se trouvait avec elles, en disant : *Hue-le!* (crie après lui, fais-lui honte). La rue du Grand-Hurleur allait de la rue Saint-Martin à la rue Bourg-l'Abbé. Elle a été supprimée lors du percement du boulevard de Sébastopol. La rue du Petit-Hurleur, qui porta, de 1242 à 1540, le nom de rue *Palée* ou *Jean-Palée*, s'étendait de la rue du Bourg-l'Abbé à la rue Saint-Denis. Par suite de démolitions récentes, elle a été entamée, et va aujourd'hui de la rue Saint-Denis au boulevard Sébastopol.

HURLSTONE (Frédéric Yeates), peintre anglais, né à Londres en 1801. De 1821 à 1830, il envoya des tableaux et des portraits aux expositions de l'Académie de Londres, dont il avait été un des élèves, puis il devint un des fondateurs de la Société des artistes anglais, dont il a été par la suite élu président. Hurlstone a fait plusieurs voyages en Italie et en Espagne, où il a puisé le sujet de quelques-uns de ses tableaux. Il appartient à l'école de Reynolds. Sa manière est large et vigoureuse, son coloris plein de chaleur, et ses personnages ont beaucoup de naturel et de vérité. Nous citerons parmi ses œuvres : le *Jeune garçon*; le *Mendiant italien*; une *Beauté espagnole;* la *Jeune paysanne mauresque; Arthur et Constance*; les *Adieux de Boabdil à Grenade*; le *Jeu de la morra;* ces trois derniers tableaux, qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, lui valurent alors une médaille de 3e classe. Citons enfin : *Gulnare et le pacha* et *Jeune fille cosaque veillant sur Mazeppa*, envoyés à l'Exposition universelle de 1867.

HURLUBERLU s. m. (ur-lu-bèr-lu. — L'origine de ce mot est inconnue; c'est peut-être, dit M. Littré, un mot de fantaisie comme *tourlourou* pour petit soldat qui fait le beau). Fam. Personne étourdie, qui agit sans réflexion et d'une manière brusque : *On n'entend ici que des calembredaines; les acteurs se démènent comme des* HURLUBERLUS. (J. Rousseau.)

— Modes. Coiffure en usage au XVIIe siècle, et qui consistait en de petites boucles encadrant le front : *Les cheveux blonds et soyeux formaient autour de son front mille petites boucles gracieuses; cette coiffure, que Mme de Sévigné appelait* HURLUBERLU, *était alors fort à la mode à la cour.* (E. Berthet.)

— Adjectiv. Inconsidéré, étourdi : *Vous êtes bien* HURLUBERLU !

Vous ne connaissez, vous, qu'un gros amour cham- [pêtre,
Trop content quand il a les cinq sens pour appui,
Amour *hurluberlu*, qui va tout devant lui.
PIRON.

— **Encycl.** Modes. La coiffure à l'*hurluberlu* était en faveur en 1671. « Cheveux coupés sur la tête et frisés naturellement par cent papillotes, avec quoi la pauvre Mme de Nevers souffroit mort et passion toute la nuit, et avoit une tête de chou ronde, sans que rien n'accompagnât les côtés; voilà l'*hurluberlu* outré jusqu'à la folie. » (*Lettre de Mme de Sévigné à sa fille*, 18 mars 1671.) Quelques femmes poussent l'exagération si loin, qu'il y en a (*Lettre* du 1er avril), qu'on voudrait souffleter. Mais le goût s'en mêle, on supprime les « cent petites boucles sur les oreilles, qui sont défrisées en un moment, qui siéent mal, et qui ne sont non plus à la mode que la coiffure de la reine Catherine de Médicis. » — « Je suis rendue, » écrit Mme de Sévigné, et elle conseille l'*hurluberlu* à sa fille : « Cette coiffure est faite justement pour votre visage; vous serez comme un ange, et cela est fait en un moment. Tout ce qui me fait de la peine, c'est que cette mode, qui laisse la tête découverte, me fait craindre pour les dents. » Et elle décrit cette coiffure par le menu (4 avril 1671). Ainsi c'est par Mme de Sévigné que nous connaissons l'*hurluberlu*, qui fit fureur en son temps, et qui a compté plusieurs variétés, parmi lesquelles nous citerons une de ces perruques en cadenettes qu'on appelait des *paresseuses*, et dont se paraient à leur petit lever les belles élégantes. L'*hurluberlu*, comme tout ce qui appartient à la toilette des femmes, passa vite de mode. L'édifice capillaire des beautés régnantes changeait de forme et de nom à tout propos, tantôt bas, tantôt élevé, tantôt fait de cheveux naturels, tantôt de perruques, mais toujours de couleur blonde, et même de couleur blonde un peu hasardée, car *blonde*, dans le dictionnaire de cour, était synonyme de belle; aussi Mme de Montespan se garda-t-elle d'être brune, et la comtesse de Châtillon, qui avait le malheur de l'être, cacha son péché originel sous la poudre ou les tresses postiches. Toutes les coiffures, qu'elles s'appelassent à l'*hurluberlu*, à la *Mongobert*, à la *paysanne*, étaient donc d'une même teinte uniforme, la teinte officielle.

HURMÜZ (Edouard), prélat et littérateur arménien, né à Constantinople en 1793. Lorsqu'il eut reçu la prêtrise chez les mékhitaristes de Venise, il alla se fixer à Rome, et fut nommé, en 1847, archevêque de Chiragh *in partibus*, avec charge de représenter auprès du saint-siége l'Eglise arménienne. Outre plusieurs ouvrages tels que : *Eléments de rhétorique* (Venise, 1839); *Eléments de l'art poétique*, suivis d'un *Traité sur la versification arménienne* (1839); les *Jardins* (1851, in-8°), poëme en quatre chants; des *Eglogues*, etc., on a de lui un assez grand nombre de traductions, entre autres celles de l'*Histoire ancienne* de Rollin (Venise, 1825-1829, 6 vol.); de l'*Enéide* de Virgile, en vers (1845); du *Voyage du jeune Anacharsis*, de Barthélemy (1844-1847, 6 vol.); des *Aventures de Télémaque* (1849), etc.

HURN (Guillaume), théologien et poëte anglais, né à Hockham, comté de Norfolk, vers 1760, mort en 1829. Il abandonna la profession des armes pour suivre la carrière ecclésiastique, devint, en 1790, vicaire de Debenham, dans le comté de Suffolk, et renonça à ses fonctions, en 1822, pour fonder, en dehors de l'Eglise anglicane, une secte indépendante, dont les principes fondamentaux étaient une grande liberté dans l'interprétation de l'Ecriture et la négation de toute idée hiérarchique dans l'Eglise. On a de lui : la *Colline des bruyères* (Londres, 1777, in-4°), poëme descriptif, facilement écrit; les *Bienfaits de la paix* (Londres, 1784); *Hymnes et cantiques spirituels* (Londres, 1824); des *Sermons*, etc.

HURON, ONNE adj. (u-ron, o-ne; *h* asp.). Géogr. Qui est des environs du lac Huron : *La nation* HURONNE.

— Substantiv. Homme ou femme sauvage qui habite les bords du lac Huron : *Les* HURONS. *Une* HURONNE.

— s. m. Linguist. Langue parlée par les Hurons.

— Ichthyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, voisin des perches, dont l'espèce type a été découverte dans le lac Huron.

— **Encycl.** Ethnogr. Les Hurons forment une peuplade de l'Amérique du Nord qui appartient à la fraction occidentale des Iro-

quois septentrionaux, et, comme ces derniers, à la grande famille des Algonquins-Lénapes. La contrée habitée par les Hurons s'étend entre 86° 10′ et 97° 15′ de long. O., et entre 43° 26′ et 46° de latit. N. Ses limites sont : le Mississipi à l'O., le territoire de la Grande-Bretagne et le lac Supérieur au N. et au N.-E., le lac Michigan à l'E., l'Etat de l'Illinois au S. Cette contrée, qu'habitaient autrefois diverses peuplades indiennes, a été achetée en grande partie par les Etats-Unis et dépend aujourd'hui du territoire de Michigan. C'est un plateau entrecoupé de savanes et de quelques montagnes peu élevées. Les nombreux cours d'eau qui l'arrosent y forment plusieurs grands lacs et une grande quantité de petits. Le sol est fertile et le climat tempéré.

Le véritable nom des habitants de cette contrée est *Wyandots*. *Hurons* est un sobriquet que leur donnèrent les Français. Ces derniers entretinrent de bonne heure des relations avec les Hurons. Jadis peuplade nombreuse et puissante, les Hurons furent chassés, en 1650, de leur district par les Iroquois, et ils allèrent se réfugier au N. du lac Erié, où ils menaient une vie errante. C'est là que les missionnaires français vinrent les trouver pour les convertir et les civiliser, et il faut leur rendre cette justice, que les lumières de l'Evangile et de la civilisation pénétrèrent plus facilement chez eux que chez les autres peuplades sauvages dont ils étaient entourés. On les voit de tout temps amis fidèles des Français dans toutes les guerres que ceux-ci eurent à soutenir en Amérique, soit contre les Anglais, soit contre les tribus sauvages. Les Hurons n'eurent jamais d'ennemis plus acharnés que les Iroquois. Dans une guerre entre ces derniers et les Algonquins, les Hurons prirent naturellement parti contre les Iroquois; mais ils furent vaincus, dispersés ou détruits en grande partie, et c'en fut fait de leur nationalité. Quelques-uns d'entre eux se réfugièrent dans le Canada, au milieu des Français. « Les Hurons, dit un historien, sont au nombre des plus civilisés parmi les Indiens demeurés indépendants. Ils habitent des maisons construites en charpente, pratiquent l'agriculture et l'élève du bétail, et font le commerce de grains. Il n'y a pas longtemps qu'environ un millier de Hurons vivaient mêlés avec leurs vainqueurs sur le territoire des Etats-Unis qui borde la baie de Sandusky et aux environs du Détroit; mais on les a récemment transplantés dans l'Ouest. » La nationalité des Hurons a disparu, il est vrai, mais il n'en est pas de même de leur nom, qui sert à désigner un grand lac, plusieurs fleuves de l'Amérique septentrionale, un comté de l'Etat d'Ohio, une ville de ce comté et un vaste territoire situé au nord de l'Etat de l'Illinois.

— Linguist. Parlé jadis par une nation nombreuse et puissante, celle des Wyandots ou Hurons, qui habitait à l'est du lac Huron, cet idiome est sur le point de s'éteindre. Il n'a pas les sons correspondants aux lettres *b, p, f, m, n, v, u, g* et *r* de l'alphabet français. Le *huron* est beaucoup moins doux que l'algonquin, à cause des aspirations et des sons gutturaux dont il est rempli. Mais, en revanche, il a plus de force, et, selon le P. Charlevoix, qui a jugé cet idiome d'après la connaissance qu'il en avait lui-même et d'après les renseignements qu'il avait recueillis auprès des missionnaires les plus compétents, il est remarquable, autant par la richesse des expressions et par la variété des tours, que par la propriété des termes et par sa grande régularité. Dans le *huron*, comme dans les autres idiomes américains les plus parfaits, tout se conjugue; un certain artifice y fait distinguer des verbes les noms, les pronoms, les adverbes, etc. Les verbes simples y ont une double conjugaison, l'une absolue, l'autre réciproque. Les verbes actifs se multiplient autant de fois qu'il y a de choses qui tombent sous leur action; ainsi le verbe qui signifie *manger*, varie autant de fois qu'il y a de choses comestibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une chose animée et d'une chose inanimée : ainsi *voir un homme* et *voir une pierre* sont deux verbes distincts pour un Huron. Se servir d'une chose qui appartient à celui qui s'en sert ou à celui à qui on parle donnera lieu à deux verbes différents. D'après Gabriel Sagard, lord Monboddo, le général Parsons et d'autres, la langue des Hurons serait un des idiomes les plus imparfaits. Cette opinion est loin d'être partagée par M. Duponceau, qui a été en rapport avec MM. Isaac Walker et Robert Amstrong, interprètes de cette nation, et auxquels cette langue était familière depuis leur enfance. Le *huron* a paru doux et harmonieux à M. Duponceau. L'accent est généralement placé sur la dernière syllabe et quelquefois sur la pénultième. Il a les voyelles nasales du français; mais elles sont prononcées plus délicatement, à peu près comme le font les femmes créoles des Antilles. Les Hurons articulent, ou pour mieux dire ils battent les doubles consonnes comme les Italiens dans *quello, bello*, etc. Leur système de numération est décimal. On a publié deux petits dictionnaires de cette langue, une grammaire et un catéchisme.

Huron (LE), opéra-comique en deux actes de Grétry, paroles de Marmontel; représenté pour la première fois sur le Théâtre-Italien le 20 août 1768. C'est par le *Huron* que Grétry commença, en France, sa longue et brillante carrière. Le comte de Orsutz l'avait recommandé à Marmontel en lui disant : « C'est un jeune homme au désespoir, et sur le point de se noyer, si vous ne le sauvez; il ne demande qu'un joli opéra-comique pour faire fortune à Paris. Il vient d'Italie. Il a fait à Genève quelques essais. Il arrivait avec un opéra fait sur l'un de vos contes (les *Mariages samnites*); les directeurs de l'Opéra l'ont entendu, et ils l'ont refusé. Ce malheureux jeune homme est sans ressource; il m'a prié de le recommander à vous. » L'acteur Caillot aimait à raconter, dans les dernières années de sa vie, que ses camarades se montraient peu disposés à recevoir l'œuvre d'un jeune musicien inconnu, lorsqu'il se mit à chanter avec une vive expression :

Dans quel canton
Est l'Huronie?
Est-ce en Turquie?
En Arabie?
Hé non! non, non!

Et l'effet que produisit cet air sur la troupe comique décida de la réception de l'ouvrage et du sort de Grétry. Le sujet du *Huron* est tiré de l'*Ingénu* de Voltaire. C'était, comme nous l'avons dit, le premier ouvrage que Grétry faisait entendre à Paris. Il raconte naïvement, dans ses *Essais*, les émotions de son début. L'acteur Caillot chanta le rôle de l'aimable Huron; Laruette, celui de Gilotin; Clairval, celui de l'officier français, et Mme Laruette, celui de Mlle de Saint-Yves. Citons avec les couplets : *Dans quel canton est l'Huronie*, le duo : *Ne vous rebutez pas.*

HURON (lac), grand lac de l'Amérique du Nord, entre le Canada au N. et les Etats-Unis au S. Situé à 20 mèt. au-dessous du lac Supérieur, élevé de 19 mèt. au-dessus du lac Erié, il communique avec l'un par la rivière Sainte-Marie, et avec l'autre par la rivière Saint-Clair. Le lac Huron mêle, en outre, ses eaux à celles du Michigan. La largeur entière du lac, y compris la baie de Géorgie, est de 206 kilom., sa longueur de 405 kilom., et sa superficie d'à peu près 54,180 kilom. carrés. Le chiffre moyen de sa profondeur est de 266 à 335 mèt. Les rivières qui se jettent dans le Huron sont en petit nombre et n'ont que peu d'importance commerciale. La saison de la navigation dure ordinairement depuis le mois d'avril jusqu'au mois de décembre. Le lac abonde en poisson dont il se fait un très-grand commerce. Au N du lac s'étend une contrée rocheuse et aride; ses côtes sont découpées à l'infini. Au-dessus de la surface de ses eaux s'élèvent de nombreuses îles dont les principales sont : l'île de Drummond, l'île de Saint-Joseph, le groupe de Manitou, les îles Saint-Martin, l'île des Bois-Blancs, etc. Parmi les enfoncements formés par les côtes, nous signalerons : la baie de Gratiat, les baies de Saginaw, de Sandy, de Thuram, la baie de Sainte-Madeleine ou lac des Iroquois. Il n'existe pas de ville considérable sur les bords du lac Huron. La navigation y présente quelques dangers, par suite des nombreuses îles ou îlots dont il est parsemé et des violentes tempêtes qui s'y élèvent soudain. Le lac a pris son nom d'un ancien peuple indigène, répandu jadis sur sa rive orientale.

HURON, rivière des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Michigan. Elle prend sa source dans le pays des Miamis, à 6 kilom. de la Grande-Rivière et se jette dans le lac Erié, après un cours de 150 kilom., en grande partie navigable.

HURONITE s. f. (u-ro-ni-te; *h* asp. — de *Huron*, nom d'un lac). Minér. Nom donné par Thomson à une substance jaune verdâtre, qui se trouve aux environs du lac Huron, en rognons disséminés dans des masses de hornblende, et que l'on regarde comme une variété de cordiérite aquifère.

HURRAH interj. (ou-ra; *h* asp. — orthogr. angl. du mot *hourra*). Cri enthousiaste d'approbation, très-usité chez le peuple anglais : *Crier* HURRAH.

— Substantiv. : *Pousser des* HURRAHS.

HURRAR, contrée de l'Afrique orientale, située entre le Shoa et le port de Berbera. Elle a pour capitale la ville du même nom, qui, s'il faut en croire les rapports des naturels, est si grande qu'il faut plus de deux heures pour en faire le tour en marchant d'un pas rapide. Elle est entourée d'un mur de pierre et de terre de 4 mètres de hauteur et de 1 mètre d'épaisseur, percé de cinq portes. Les maisons sont d'ordinaire construites en pierre et blanchies à la chaux, avec des toits plats; celles de l'émir et des principaux habitants ont deux étages; la ville renferme, dit-on, un grand nombre de mosquées et est abondamment fournie d'eau par les nombreuses sources qui se trouvent dans son voisinage.

Les habitants sont des mahométans austères. D'après d'Abbadie, une loi défend à aucun homme blanc de pénétrer dans la ville. L'agriculture forme l'occupation principale de la population; les environs de la ville sont parfaitement cultivés et produisent en abondance du café, du blé, de l'orge, des fruits et des légumes; on y trouve aussi le kâat, petite plante dont les feuilles ont, dit-on, des propriétés vénéneuses. Le café est l'article le plus important de l'exportation, et, tous les ans, on en envoie des quantités considérables sur le littoral, aux ports de Berbera et de Zeila, d'où il est ensuite transporté en Arabie. On rencontre encore parmi les habitants des tisserands, des forgerons, des bijoutiers et des armuriers, qui fabriquent des lames fort estimées dans cette partie de l'Afrique. Les caravanes ou *kafilas* arrivent en toute saison; les principales sont celles qui vont d'Hurrar à Berbera et à Zeila, que l'on peut regarder comme les ports d'Hurrar. La kafila du mois de mars est la plus considérable et compte d'ordinaire 2,000 chameaux. Elles exportent du café, des plumes d'autruche, de la gomme, de la myrrhe et du *wur*; cette dernière matière ressemble au safran et les Arabes s'en servent pour s'oindre et se rafraîchir le corps; on la mêle aussi avec de la farine et on en fait des gâteaux d'un goût fort agréable. Les kafilas emmènent aussi à Berbera des esclaves mâles et femelles, pour lesquels ils reçoivent de grosses étoffes bleues et blanches, des cotonnades, de la soie, du fil de coton rouge, des perles de verre, du zinc, du laiton, etc.

Le climat du Hurrar ressemble à celui de Shoa, mais n'est pas tout à fait aussi froid. La langue qu'on y parle a de l'affinité avec l'amharique; mais, dans l'écriture, on se sert des caractères arabes. Le souverain porte le titre d'émir, et le pouvoir est héréditaire dans sa famille. Il est souvent en guerre avec les tribus des Gallas.

HURRIAH s. m. (u-ri-a; *h* asp.). Erpét. Espèce de vipère. ‖ On dit aussi HURRIE s. f.

HURRIX s. m. (u-riks; *h* asp.). Erpét. Genre de reptiles ophidiens.

HURTA s. m. (ur-ta; *h* asp.). Ichthyol. Espèce de dorade de la Méditerranée.

HURTADO (Antonio), auteur dramatique espagnol, né dans l'Estramadure vers 1820. Il a été successivement rédacteur de plusieurs journaux littéraires et politiques et est devenu gouverneur d'Albacete. On lui doit des pièces de théâtre qui ont eu du succès : l'*Anneau du roi*, drame; la *Vérité dans le miroir*, drame; l'*Arbre tordu*; *Entre deux eaux*; la *Comédie*, allégorie en un acte; les *Fanfarons du vice*, drame, etc. Il a aussi écrit plusieurs nouvelles, entre autres : *Choses du monde* et *Ce qui se voit et ce qui ne se voit pas.*

HURTADO DE MENDOZA (Diego), homme d'Etat, historien et poëte espagnol. V. MENDOZA.

HURTAGE s. m. (ur-ta-je; *h* asp.). Mar. Droit d'ancrage.

HURTAULT (Maximilien-Joseph), architecte français, né à Huningue (Haut-Rhin) en 1765, mort à Paris en 1824. Elève de Mique, il devint, sous le Directoire, architecte inspecteur des salles du conseil des Anciens et du conseil des Cinq-Cents, travailla, sous la direction de Percier et de Fontaine, à restaurer des parties des Tuileries et obtint, en 1797, le second grand prix d'architecture. A la suite d'un voyage en Italie, Hurtault fut chargé de construire un grand nombre d'habitations particulières, devint architecte de Fontainebleau, inspecteur général du conseil des bâtiments civils, professeur à l'Ecole des beaux-arts et membre de l'Institut (1819). Ses travaux les plus importants sont ceux qu'il exécuta à Fontainebleau, où il restaura la galerie de Diane et construisit la fontaine de Diane et le pavillon de l'Etang. C'était un architecte d'un grand mérite.

HURTAUT (Pierre-Thomas-Nicolas), éducateur et littérateur, né à Paris en 1719, mort dans la même ville en 1791. Il fut professeur à l'Ecole militaire, se voua ensuite à l'instruction privée et mourut le *doyen des maîtres de pension de l'Université*, comme il s'appelait lui-même. On a de lui : *Dictionnaire des mots homonymiques de la langue française* (1775, in-12); *Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs* (1779, 4 vol. in-8°); *Iconologie historique et généalogique des souverains de l'Europe* (1787, in-8°), etc. Il est aussi l'auteur de quelques écrits saugrenus, tels que : *Coup d'œil anglais sur les cérémonies du mariage* (Genève, 1750), satire piquante; l'*Art de péter, essai théorique, physique et méthodique* (Paris, 1751), en prose, mêlé de vers.

HURTEBILLÉ, ÉE (ur-te-bi-llé; *h* asp.; *ll* mll.) part. passé du v. Hurtebiller : *Brebis* HURTEBILLÉES.

HURTEBILLER v. n. ou tr. (ur-te-bi-llé; *h* asp.; *ll* mll.). Econ. rur. Accoupler avec un bélier, en parlant des brebis : HURTEBILLER *les brebis.*

HURTER (Emmanuel-Frédéric), historien et théologien allemand, né à Schaffhouse (Suisse) en 1787, mort à Grätz en 1865. Il fut nommé, en 1825, pasteur d'une paroisse de sa ville natale, se convertit au catholicisme à Rome en 1844, puis devint historiographe de l'empereur d'Autriche. On lui doit plusieurs ouvrages, notamment : *Histoire de Théodoric, roi des Ostrogoths, et de son règne* (1807); *Histoire du pape Innocent III et de ses contemporains* (1834-1842, 4 vol. in-8°), qui a été traduite en français; *Excursion à Vienne et à Presbourg* (1839); le *Prêtre Hurter de Schaffhouse* (1840); les *Ennemis du catholicisme* (1840); *Choses mémorables qui se sont passées dans les dix dernières années du* XVIIIe *siècle* (1840); les *Couvents d'Argovie* (1841); *Naissance et résurrection* (1845-1846), où il expose les motifs de son changement de religion; *Histoire de Ferdinand II et des princes de sa maison* (1850-1864, 11 vol. in-8°); *Philippe Lang, valet de chambre de Rodolphe II* (1851); *Rome* (1851); *Documents pour servir à l'histoire de Wallenstein* (Schaffhouse, 1855); les *Quatre dernières années de la vie de Wallenstein* (Vienne, 1862).

HURTREL D'ARBOVAL (Louis-Henri-Joseph), vétérinaire français, né à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais) en 1777, mort au même lieu en 1839. Elève de l'école d'Alfort, il exerça la profession de vétérinaire à Montreuil, eut, par suite de l'installation d'un camp à Boulogne, l'occasion d'examiner un grand nombre de cas de morve et de farcin, et put en constater la nature contagieuse. Une épizootie de typhus s'étant déclarée dans le Pas-de-Calais en 1814, Hurtrel fut nommé commissaire du gouvernement pour combattre ce fléau. Il fit prendre à cette occasion de sages mesures et publia des instructions qui furent répandues à profusion. « La profession de vétérinaire, dit Jourdan, se trouvait alors livrée tout entière à l'empirisme le plus grossier. Hurtrel sut la relever par le désintéressement que sa fortune indépendante lui permit d'y apporter et par l'heureuse application qu'il fit d'un art dont les principes étaient ignorés de la grande masse des hommes grossiers qui s'y adonnaient. Il a présenté, pour la première fois, la science vétérinaire dans son ensemble; il l'a réunie en corps de doctrine et a signalé partout à l'attention des observateurs les lacunes, les obscurités, les absurdités même que la routine a consacrées. » Nous citerons de lui : *Notice sur les maladies qui peuvent se développer parmi les bestiaux* (1819, in-8°); *Instruction sommaire sur l'épizootie contagieuse qui vient de se déclarer dans le Pas-de-Calais* (1827, in-8°); *Dictionnaire de médecine et de chirurgie vétérinaires* (Paris, 1826 et suiv., 4 vol. in-4°), avec atlas; *Traité de la clavelée, de la vaccination et clavélisation des bêtes à laine* (Paris, 1823, in-8°), ouvrage fort estimé.

HUS et non **HUSS** (Jean), ou **Jean de Hussinetz**, ainsi nommé de la ville de Bohême où il naquit en 1373, brûlé vif en 1415, hérésiarque, le plus illustre des précurseurs du protestantisme. Né d'une famille obscure, il s'éleva par l'étude et par ses talents, entra dans les ordres vers 1400, et devint recteur de l'université de Prague et confesseur de la reine Sophie, femme de Wenceslas. Son éloquence, son enthousiasme religieux, l'austérité de ses mœurs, l'étendue de son savoir, l'éminence de ses fonctions lui donnaient une grande influence et une autorité qui balançait presque celle du puissant archevêque de Prague. Avant même de s'être rangé aux opinions de l'hérésiarque anglais Wiclef, il fulminait dans ses sermons contre les vices et l'avidité du clergé, le faste et la tyrannie des prélats, les scandales de la simonie et de la vente des indulgences, l'exploitation pécuniaire des faux miracles, etc., accusations qui n'étaient malheureusement que trop fondées et qui, pendant toute la durée du moyen âge, furent le thème des prédications d'illustres chrétiens et le point de départ des réformes tentées par les papes et les conciles. Bientôt cependant, les idées du docteur anglais s'emparèrent peu à peu de son intelligence et l'entraînèrent à des attaques manifestes contre les dogmes, tels qu'ils étaient enseignés par l'Eglise romaine. Puissamment soutenu par la cour et par le peuple, il résista à l'archevêque de Prague, refusa de se rendre en personne à Rome pour s'y justifier de sa conduite et de ses doctrines, et n'en protestait pas moins de la pureté de sa foi et de ses intentions, s'appuyant dans ses résistances sur une interprétation particulière de l'Ecriture et des Pères de l'Eglise. Il niait la nécessité de la confession auriculaire, attaquait comme une idolâtrie le culte des images, celui de la sainte Vierge et des saints, la croyance à l'infaillibilité du pape, n'acceptait que l'Ecriture comme règle certaine, soutenait qu'un pontife indigne cesse par cela même d'être le vicaire légitime de Jésus-Christ, et que les fidèles ne sont plus tenus de lui obéir, que, d'ailleurs, la nécessité d'un pape et d'un collége de cardinaux pour gouverner l'Eglise de Jésus-Christ n'est nullement établie et ne fut point reconnue dans les temps apostoliques; il déclarait les censures ecclésiastiques antichrétiennes, demandait la communion sous les deux espèces, etc. Il faut ajouter que, sans admettre la liberté de conscience telle que nous l'entendons aujourd'hui, il montre cependant pour la vie humaine un respect bien étranger à ces temps de violence et de fanatisme. « Il ne faut point punir de mort les hérétiques, » dit-il; belle et noble parole dans la bouche de celui qui sut si bien mourir pour ses convictions, mais que ses juges lui reprochèrent comme un blasphème et comme une impiété. Ses atteintes aux dogmes soulevèrent un orage peut-être moins terrible que celui occasionné par ses prétentions de ramener l'Eglise à la pauvreté des apôtres. Le haut clergé surtout éclata avec une violence inouïe. Jean Hus fut obligé de quitter pendant quelque temps la capitale de la Bohême pour éviter les troubles, mais n'en continua pas moins à écrire pour défendre sa doctrine et la propager. La plus grande partie de la noblesse bohémienne et le peuple entier étaient avec lui. Dans son pays, il restait à jamais inattaquable : ni les censures, ni les excommunications, ni le pape, ni le roi, ni l'empereur ne pouvaient rien sur lui; l'enthousiasme public le sauvegardait; au besoin, chaque ville et chaque château eussent été pour lui comme autant de forteresses, et il eût eu un peuple pour armée. Un seigneur bohémien, Jean de Chlum, dit fièrement au concile de Constance, qui jugeait l'apôtre de la Réforme : « Moi seul, si chétif en comparaison des autres, je pourrais le défendre une année entière contre toutes les forces de ces deux rois (Wenceslas et Sigismond). » Le réduire au silence, il n'y fallait pas songer; l'énergie de ses convictions, l'ardeur de ses disciples, la force des choses le poussaient dans la lutte en quelque sorte malgré lui; et l'Eglise n'avait alors à lui opposer, parmi la pléiade brillante de ses docteurs, aucun adversaire d'un génie égal au sien ni d'un aussi grand caractère. Il devenait donc d'intérêt public pour le parti opposé de l'attirer hors de la Bohême, de l'amener à se remettre volontairement entre les mains de ses ennemis et à les reconnaître comme juges. L'empereur Sigismond, qui avait contribué à la convocation du concile de Constance, fit prier Jean Hus de s'y rendre (il y avait été cité) afin d'expliquer sa doctrine. Il lui accorda en même temps un sauf-conduit pour sa sûreté personnelle. Malgré les prières de ses amis, Jean Hus n'hésita pas; il se mit en route à travers l'Allemagne, accueilli triomphalement dans les cités, et arriva à Constance le 3 novembre 1414. Trois semaines après, il y fut arrêté et jeté en prison, au mépris de la parole et de la signature impériale et sur l'ordre des Pères du concile. Au reste, on sut apaiser la conscience troublée de Sigismond, en lui persuadant qu'il était dispensé de garder sa foi à un homme accusé d'hérésie. Une sorte d'instruction dont l'iniquité a été mise en lumière fut commencée contre l'illustre accusé, sans qu'il lui fût permis de paraître en audience publique. Bien plus, on lui refusa un défenseur, sous prétexte que le droit canon ne permettait à personne de prendre le parti d'un hérétique. Tous les efforts de ses ennemis tendirent à ce qu'il fût condamné sans être entendu; mais l'empereur, qui consentait cependant à ce qu'il fût sacrifié, exigea sa présence vers la fin de la procédure. Enchaîné nuit et jour depuis sept mois, dans la forteresse de Gotleben sur le Rhin, Hus parut devant le concile, malade, épuisé de corps, brisé, mais calme et indompté. On lui présenta un certain nombre de propositions extraites plus ou moins fidèlement de ses nombreux ouvrages, et dont on lui avait déjà demandé la rétractation dans sa prison; mais on redoutait tellement encore la puissance de sa parole, qu'on couvrit le plus souvent de clameurs les explications qu'il essayait de donner. Sommé de rétracter les erreurs contenues dans ces articles, dont plusieurs étaient interprétés avec une évidente mauvaise foi, il refusa courageusement, malgré la menace du supplice, et en appela à Dieu de l'injustice des hommes. Ses ouvrages furent condamnés aux flammes; lui-même fut déclaré hérétique, dégradé du sacerdoce et livré au bras séculier. C'était le désigner pour le bûcher. Quelques jours après (6 juillet 1415), il fut brûlé vif et ses cendres furent jetées dans le Rhin. Son supplice eut lieu avec un grand apparat. « Je prends Dieu à témoin, dit-il sur le bûcher, que je n'ai jamais ni enseigné ni écrit ce dont m'accusent de faux témoins; mes discours, mes livres, mes écrits, j'ai tout fait dans la seule pensée, dans le seul but d'arracher les âmes à la tyrannie du péché. C'est pourquoi je signerai aujourd'hui de mon sang avec joie cette vérité que j'ai enseignée, que j'ai écrite, que j'ai publiée, et qui est confirmée par la loi divine et par les saints Pères. » — « L'oie, disait-il en faisant allusion à son nom (*hus*, oie, en bohémien), est un oiseau modeste et qui ne vole pas très-haut... Il en naîtra d'autres qui s'élèveront à tire-d'aile au-dessus des piéges des ennemis. » N'était-ce pas, en quelque sorte, annoncer Luther? Mais nous ne garantissons pas la réalité de cette prédiction, qui pourrait bien n'avoir été inventée qu'après l'événement.

La mort de Jean Hus fit soulever la Bohême et suscita une des plus terribles guerres de religion qui aient jamais ensanglanté le monde. V. HUSSITES.

Les œuvres de Jean Hus, qui contiennent des traités dogmatiques, des ouvrages de controverse, des sermons, des lettres, ont été publiées à Strasbourg (1525) et à Nuremberg (1558). Ses *Lettres* ont été traduites en français par M. Em. de Bonnechose (Paris, 1846).

HUS, danseur français et compositeur de ballets, né en 1733, mort en 1805. Il suivit les leçons de Dupré, fut pendant quelques années attaché à l'Opéra, devint maître de ballets à la cour de Turin, puis à la Comédie-Italienne (1779-1780). Ceux de ses ouvrages qui obtinrent le plus de succès sont ses ballets intitulés les *Muses* et la *Mort d'Orphée* (1759).

HUS (Adélaïde-Louise-Pauline), comédienne française, sœur du précédent, née à Rennes en 1734, morte à Paris en 1805. Elle débuta à la Comédie-Française en 1751, et ne fut reçue qu'à son deuxième début en 1753. Extrêmement jolie, elle fut applaudie dans *Andromaque*, dans Chimène du *Cid*, dans Agnès de l'*École des femmes*, et dans Agathe des *Folies amoureuses*, et devint sociétaire la même année. Parmi les rôles qu'elle créa, nous citerons : Julie, dans les *Mœurs du temps*; Clarisse, de l'*Anglais à Bordeaux*; Angélique, du *Négociant*; Amélie, dans le *Marchand de Smyrne*; Agathe, dans la *Partie de chasse de Henri IV*. Elle avait de bonne heure renoncé à l'emploi des princesses dans la tragédie, et s'était bornée à celui de jeune première dans la comédie. Riche des prodigalités de son amant, Bertin, trésorier des parties casuelles, dont elle eut un fils, elle s'amouracha, en 1765, d'un clerc de procureur, nommé Vellène, qu'elle fit débuter à la Comédie-Française. Il venait d'y être reçu sociétaire lorsqu'il mourut. Le désespoir de Mlle Hus fut tel qu'elle refusa longtemps de prendre aucune nourriture et qu'on craignit pour sa raison. Elle réforma dès lors ses mœurs, et se fit bientôt remarquer par sa bienfaisance. On la vit, dans un hiver rigoureux, distribuer aux pauvres jusqu'à six cents livres de pain par semaine. En 1775, elle épousa un certain Lelièvre, qui la rendit fort malheureuse; elle divorça en 1793, dès que la loi le lui permit. Elle avait pris sa retraite en 1780. Après avoir eu un mobilier qu'on évaluait à 600,000 fr., elle mourut dans un état voisin de la misère. — Sa mère, après avoir joué en province, avait débuté, en 1760, dans l'emploi des caractères et ne fut pas reçue. Elle est auteur d'une comédie intitulée : *Plutus rival de l'Amour*, jouée avec succès à la Comédie-Italienne en 1758.

HUS (Auguste), littérateur français, fils du danseur Hus, né à Turin en 1769, mort en 1829. D'abord danseur et professeur de danse, il remplaça son père à Turin en qualité de danseur de la cour, fut compromis en 1794 pour l'ardeur avec laquelle il parut embrasser les idées de la Révolution, et alla chercher un refuge à Paris, où il écrivit diverses brochures. Après la réunion du Piémont à la France, Hus devint sous-bibliothécaire à Turin, perdit quelque temps après cette place, retourna à Paris et obtint un emploi dans la police. L'enthousiasme qu'il avait manifesté pour la Révolution se transforma en enthousiasme pour l'Empire; mais, dès que Napoléon fut tombé, il célébra avec non moins de chaleur les Bourbons, acclama de nouveau l'empereur pendant les Cent-Jours et redevint le plat adulateur des Bourbons après le désastre de Waterloo. Hus a écrit un nombre considérable de brochures sur toute sorte de sujets. Nous nous bornerons à citer de lui : *De la liberté et de la répression de la presse* (1797); *Tablettes d'un voyageur au commencement du* XIXe *siècle* (1810); le *Werther des bords de la Doire* (1811); *De l'influence de l'abbé Delille sur la poésie française* (1813); *Pensées diverses sur les journalistes, les auteurs, acteurs ou actrices* (1813, in-8°); *De l'influence du règne de Louis XVIII sur le bonheur de la France et de l'Europe* (1815); *De la philosophie française* ou *Histoire d'une belle dame de la Chassée-d'Antin* (1815); *Pensées d'un royaliste constitutionnel* (1829), etc. — Eugène Hus, danseur, littérateur et probablement le frère du précédent, est l'auteur de quelques pièces : le *Gascon malgré lui*, opéra-bouffe (1805); l'*Ingénu* ou le *Sauvage du Canada*, pantomime (1805); *Ildumor et Zuméla*, mélodrame (1805); la *Fille mal gardée* (1812).

HUS-DESFORGES (Pierre-Louis), musicien et compositeur français, né à Toulon en 1778, mort à Pontlevoy en 1838. En 1792, il entra comme trompette dans l'armée, fit les campagnes de Vendée et d'Italie, eut le doigt majeur de la main droite emporté par un coup de feu et fut réformé. Il se rendit à Paris, y apprit la composition, se perfectionna sur le violoncelle, puis passa à Saint-Pétersbourg (1805), où pendant huit ans il dirigea la musique du Théâtre-Impérial. De retour en France, il devint successivement chef d'orchestre du Grand-Théâtre de Bordeaux, du Vaudeville, du Gymnase-Dramatique (1825-1829), du théâtre du Palais-Royal à Paris (1831-1832), et accepta enfin la place de directeur de l'enseignement musical à Pont-Levoy. Hus-Desforges se distinguait, comme violoncelliste, par le naturel et la vérité de son jeu, par la pureté des sons. Comme compositeur, il a laissé soixante et onze morceaux consistant en concertos, symphonies, quatuors, romances, sonates, une messe à grand orchestre, etc., où l'on trouve des mélodies gracieuses et variées. On lui doit une *Méthode de violoncelle.*

HUSABY, village et paroisse de Suède, dans le gouvernement de Skaraborg; 900 hab. C'était une résidence royale, à l'époque païenne; le roi Olof Skœtknoung y résidait souvent et y fut baptisé en 1008 avec toute sa cour, par saint Sigfrid d'Angleterre. Husaby doit être regardé, par conséquent, comme le berceau du christianisme en Suède. En 1020 ou 1055, on y fonda un monastère de bénédictins, qui jouit d'une grande célébrité pendant toute la période catholique.

HUSANGRE s. f. (u-zan-gre; *h* asp.). Bot. Genre de plantes, de la famille des mélastomées.

HUSCH, ville des Provinces-Unies moldo-valaques, dans la Moldavie, sur le Pruth, à 77 kilom. S.-E. d'Iassy; 2,700 hab. Evêché. Un traité entre Pierre le Grand et les Turcs y fut signé en 1711, par l'entremise de Catherine.

HUSCHKE (Emmanuel-Théophile), philologue allemand, né à Greussen, principauté de Schwartzbourg-Sondershausen, en 1761, mort en 1828. Il fut successivement professeur de langues anciennes à Leyde, de langue et de littérature grecques, puis d'éloquence et de belles-lettres à Rostock, et devint par la suite premier bibliothécaire de cette ville. Nous citerons de lui : *Dissertatio in qua Tibulli et Propertii quædam loca e Græcis fontibus derivantur* (Iéna, 1783); *Analecta critica in philosophiam græcam* (Iéna, 1800); *De progressu humanitatis studiorum in Germania* (Rostock, 1810); *Tibulli elegiæ cum animadversionibus* (Leipzig, 1819, 2 vol. in-8°), édition très-estimée; *Analecta litteraria* (Leipzig, 1826, in-8°), etc.

HUSCHKE (Georges-Philippe-Edouard), historien, théologien et jurisconsulte allemand, né à Munden en 1801. Il fut nommé en 1824 professeur de droit à Rostock, où il s'était fait recevoir docteur en 1820, puis il devint doyen au collége de Breslau et, en 1845, directeur du grand collége évangélique de cette ville. Il est, depuis 1852, docteur en théologie de la Faculté d'Erlangen. Nous citerons de lui : *De pignore nominis, ejus natura et affectu* (Gœttingue, 1821); *Etudes sur le droit romain* (Breslau, 1830); la *Constitution du roi Servius Tullius* (Heidelberg, 1838), ouvrage qui rectifie plusieurs erreurs de Niebuhr; *Ad legem XII tabularum de signo juncto commentatio* (Breslau, 1839); *Incerti auctoris magistratuum et sacerdotiorum populi romani expositiones ineditæ cum commentario* (Breslau, 1839); *Sur le recensement opéré lors de la naissance de Jésus-Christ* (Breslau, 1840); *Sur le droit du* vexum *et sur l'ancien droit romain concernant les dettes* (Leipzig, 1846, et Berlin, 1847); *Sur le* census *et l'état des impôts dans les premiers temps de l'empire romain* (Berlin, 1847); *Documents pour servir à la critique de Gaïus* (Leipzig, 1855); les *Monuments des langues osques et sabelliques* (Elberfeld, 1856); les *Tables iguviques avec les petites inscriptions umbriques* (Leipzig, 1859); *Jurisprudentiæ antejustinianeæ quæ supersunt* (Leipzig, 1861). M. Huschke a également publié des travaux philologiques remarquables, entre autres, une édition du *Pro Tullio*, de Cicéron, et de nombreuses dissertations dans les *Analecta litteraria* de Leipzig. Comme théologien, on cite de lui des articles très-savants dans le journal de l'*Eglise évangélique*. Disciple d'Hugo et de M. de Savigny, « M. Huschke, dit M. Laboulaye, est un des érudits les plus ingénieux de notre temps, et un des hommes qui connaissent le mieux l'antiquité et la jurisprudence romaine. »

HUSKISSON (William), homme d'Etat anglais, né à Birch-Moreton (Worcester) en 1770, mort victime d'un accident sur le chemin de fer de Liverpool le 15 septembre 1830. Il fut amené à Paris à l'âge de douze ans, embrassa les principes de la Révolution française, se fit affilier au Club des patriotes de 1789, devint secrétaire de lord Gower, ambassadeur de la Grande-Bretagne, et le suivit à Londres après les événements du 10 août 1792. Sous-secrétaire d'Etat de la guerre en 1795, il quitta le cabinet avec Pitt en 1801, rentra au pouvoir avec ce ministre, comme secrétaire de la trésorerie, en sortit de nouveau à sa mort, fit encore partie de l'administration sous le duc de Portland (1807-1809), puis remplit successivement les fonctions de commissaire des forêts (1814), et de président du bureau du commerce (1823). De 1796 à sa mort, il siégea au Parlement. Huskisson appartenait à la fraction libérale des tories. Le commerce anglais lui doit l'initiative des mesures qui ont préparé la ruine du système prohibitif. De 1822 à 1825, il fit admettre les suivantes : le droit pour tous les navires des puissances amies d'amener des marchandises dans la Grande-Bretagne; l'abolition des droits de douanes différentiels; la réciprocité des droits de navigation, etc. Les colonies anglaises ne pouvaient trafiquer qu'avec la métropole : Huskisson obtint pour elles la liberté de se mettre directement en relation avec les colonies des autres puissances, réforme capitale qui a exercé la plus heureuse influence sur le développement du commerce dans le monde entier. Il reparut encore au ministère en 1827 et 1829, et y prit part à l'émancipation des catholiques. Ses principaux discours ont été publiés sous le titre de *Speeches* (Londres, 1831, 3 vol. in-8°).

HUSO s. m. (u-zo; *h* asp.). Ichthyol. Nom vulgaire du grand esturgeon.

— **Encycl.** Le *huso* ou *hausen*, appelé aussi grand esturgeon, diffère de l'esturgeon commun par sa taille plus grande, son museau plus allongé, ses barbillons plus courts, ses boucliers plus émoussés et sa peau plus lisse. Il atteint, d'après Artedi, jusqu'à 8 mètres de longueur, et arrive au poids de 12 quintaux; mais on a peine à croire, quoi qu'en disent quelques auteurs, que ce poids puisse aller jusqu'à 30 quintaux. Sa forme rappelle, en grand, celle du brochet. Il est le plus souvent d'un bleu presque noir sur le dos, et d'un jaune clair sous le ventre; le dos et les côtés sont hérissés de tubercules.

Le *huso* habite surtout la mer Noire et la mer Caspienne; il est plus rare dans l'Adriatique. On voit qu'il a une aire d'habitation moins étendue que celle de l'esturgeon commun; mais il y forme des troupes bien plus nombreuses, ce qui tient à la prodigieuse fécondité de la femelle, chez laquelle le poids des deux ovaires égale presque le tiers du poids total de l'animal. Comme les *husos* habitent des pays exposés, pendant l'hiver, à des froids rigoureux, ils cherchent à se soustraire à l'action des températures trop froides, en se renfermant plusieurs ensemble dans de grandes cavités du rivage; ils remontent même quelquefois dans les fleuves, notamment dans le Volga, le Danube et le Pô, bien que la saison de la ponte soit encore éloignée, et cela dans le but d'y trouver, sur les bords, des asiles plus commodes. La remonte a lieu ordinairement depuis l'automne jusqu'en janvier. Ces poissons nagent toujours par bandes nombreuses. Gesner dit qu'ils accourent au son des trompettes, ce qui donne aux pêcheurs la facilité de les envelopper dans leurs filets et de les amener à bord. Malgré sa taille et sa force, le *huso* est timide; on assure qu'il fuit devant de petits poissons. Cependant, il est très-avide d'aliments, surtout dans la saison chaude, et quand il jouit de toute son activité; son estomac est beaucoup moins musculeux que celui des autres esturgeons; mais il est d'un assez grand volume, et même chez des individus encore éloignés du dernier terme de leur accroissement, il peut, suivant Pallas, renfermer des animaux tout entiers. Il se nourrit surtout de poissons, notamment de saumons; mais il avale quelquefois de jeunes phoques et des canards, qu'il surprend à la surface de l'eau, les saisissant par les pattes avec sa gueule, et les entraînant au fond. S'il ne trouve pas à sa portée une nourriture convenable, il est obligé, pour remplir la vaste cavité de son estomac, d'y introduire les premiers objets venus, des joncs, des racines, ou des morceaux de bois qu'il rencontre flottant sur la surface de la mer ou des fleuves.

On pêche le *huso* de diverses manières, suivant les pays. Voici, d'après Pallas, comment se fait cette pêche sur les bords du Volga. Lorsque l'époque de la remonte est sur le point d'arriver, on établit, dans certains endroits du fleuve, une digue composée de pieux assez rapprochés pour ne laisser aucun intervalle par où le poisson puisse s'échapper. Cette digue forme, vers son milieu, un angle dont le sommet est opposé au courant; le poisson qui remonte le fleuve cherche une issue au travers de l'obstacle qui l'arrête et s'avance ainsi vers le sommet de l'angle. Là se trouve une ouverture qui donne entrée dans une sorte de chambre formée avec des filets vers la fin de l'hiver, et avec des claies d'osier durant l'été. « Au-dessus de l'ouverture, dit A. Guichenot, est une sorte d'échafaud sur lequel les pêcheurs s'établissent; le fond de la chambre est d'osier ou de filet, suivant les saisons, et peut être levé facilement à la hauteur de la surface de l'eau. Le *huso* s'engage dans la chambre par l'ouverture que lui offre la digue; mais, à peine y est-il entré, que les pêcheurs placés sur l'échafaud laissent tomber une porte qui lui interdit le retour vers la mer. On lève alors le fond mobile de la chambre, et l'on se saisit facilement du poisson. » Les pêcheurs rendent leur surveillance moins pénible par des moyens ingénieux. Dans le jour, les *husos* qui pénètrent dans la grande enceinte les avertissent de leur présence par le mouvement qu'ils ne peuvent éviter de communiquer à des cordes suspendues à de petits corps flottants. Dans la nuit, ils sont également forcés d'agiter d'autres cordes disposées dans la chambre, et de les tirer assez pour faire tomber derrière eux la porte dont nous venons de parler; ils sont ainsi emprisonnés par la chute de cette porte. Par surcroît de précaution, cette fermeture a été disposée de telle manière qu'en tombant elle imprime un mouvement à une corde qui correspond à une cloche, ce qui réveille et avertit le pêcheur resté en vigie sur l'échafaud.

Dans les environs d'Amsterdam, la pêche du *huso* se fait quelquefois avec une certaine solennité, au commencement de l'hiver. On réunit un grand nombre de pêcheurs, montés sur plusieurs embarcations; on s'approche de concert, et par des manœuvres bien ordonnées, des asiles dans lesquels les *husos* sont cachés; le moindre bruit est interdit, non-seulement aux pêcheurs, mais encore à tous ceux qui naviguent près de l'expédition. Dès qu'on est assez près, on pousse tout à coup de grands cris d'ensemble, qui, répercutés et grossis par les échos, troublent les *husos* dans leurs retraites. Ces poissons, effrayés, sortent précipitamment et se jettent dans les filets et les engins de diverse nature disposés pour les recevoir.

Le museau du *huso*, comme celui de plusieurs poissons du même ordre, est d'une extrême sensibilité; il en est de même du dessous du corps, qui n'est revêtu que d'une peau molle et ne présente pas de boucliers, comme la partie supérieure. Les pêcheurs du Danube en profitent pour prendre plus aisément cet esturgeon. En lui opposant des filets ou tout autre corps dont le contact l'impressionne douloureusement, ils le forcent, nous dit Marsigli, à s'élancer sur le rivage; quand il est étendu sur la grève, ils lui touchent vivement le ventre, ce qui le contraint à se